

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1938

THÈSE

N°

381

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLOME D'ÉTAT)

PAR

Xavier-Georges-Marie ROUSSEAU

Né le 8 mars 1913 à Vitré (Ille-et-Vilaine)

Diplômé de Médecine légale et de Psychiatrie

NOTES MÉDICALES SUR STENDHAL

Président : M. OLIVIER, Professeur

PARIS

IMPRIMERIE DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE

JOUVE & C^{ie}, ÉDITEURS

15, RUE RACINE, 15

1938

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1938

THÈSE

N°

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLOME D'ÉTAT)

PAR

Xavier-Georges-Marie ROUSSEAU

Né le 8 mars 1913, à Vitré (Ille-et-Vilaine)

Diplômé de Médecine légale et de Psychiatrie

NOTES MÉDICALES SUR STENDHAL

Président : M. OLIVIER, Professeur

PARIS

IMPRIMERIE DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE

JOUVE & C^{ie}, ÉDITEURS

15, RUE RACINE, 15

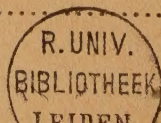
1938

DOYEN... TIFFENEAU

I. — PROFESSEURS

MM.

Anatomie	ROUVIÈRE.
Physiologie	Léon BINET.
Physique médicale	STROHL.
Chimie médicale	POLONOVSKI.
Bactériologie	R. DEBRÉ.
Parasitologie et histoire naturelle médicale	BRUMPT.
Pathologie et thérapeutique générale	BAUDOUIN.
Pathologie médicale	ABRAMI.
Pathologie chirurgicale	CHEVASSU.
Anatomie pathologique	N.
Histologie	CHAMPY.
Pharmacologie et matière médicale	TIFFENEAU.
Thérapeutique	HARVIER.
Hygiène et médecine préventive	TANON.
Médecine légale	BALTHAZARD.
Histoire de la médecine et de la chirurgie	LAIGNEL-LAVASTINE.
Pathologie expérimentale et comparée	FIESSINGER.
Hydrologie thérapeutique et climatologie	CHIRAY.
	LOEPER.
Clinique médicale	CARNOT.
	CLERC.
	Marcel LABBÉ.
Hygiène et clinique de la première enfance	LEREBoullet.
Clinique des maladies des enfants	NOBÉCOURT.
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale.	H. CLAUDE.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	GOUGEROT.
Clinique des maladies du système nerveux	GUILLAIN.
Clinique des maladies infectieuses	LEMIERRE.
	CUNÉO.
Clinique chirurgicale	GOSSET.
	GRÉGOIRE.
	LENORMANT.
Clinique ophtalmologique	TERRIEN.
Clinique urologique	MARION.
	COUVELAIRE.
Clinique d'accouchements	JEANNIN.
	LÉVY-SOLAL.
Clinique gynécologique	MOCQUOT.
Clinique chirurgicale infantile et orthopédie	OMBRÉDANNE.
Clinique thérapeutique médicale	RATHERY.
Clinique oto-rhino-laryngologique	LEMAITRE.
Clinique thérapeutique chirurgicale	Pierre DUVAL.
Clinique propédeutique	Maurice VILLARET.
Clinique de la tuberculose	BEZANÇON.
Clinique chirurgicale orthopédique de l'adulte	MATHIEU.
Clinique cardiologie	LAUBRY.
Clinique d'assistance médico-sociale	CROUZON.
	HOVELACQUE.
Professeurs sans chaire	MULON.
	OLIVIER.
	VERNE.



II. — AGRÉGÉS EN EXERCICE

MM.

AMELINE..... Pathologie chirurgicale.
 BARIÉTY..... Pathologie médicale.
 BÉNARD (H.) .. Pathologie médicale.
 BERNARD (E.). Pathologie médicale.
 BESANÇON (J.). Hydrologie.
 BOULIN..... Pathologie médicale.
 BULLIARD Histologie.
 CATHALA Pathologie médicale.
 CHEVALLIER .. Pathologie médicale.
 COSTE..... Pathologie médicale.
 DOGNON Physique.
 FEY Urologie.
 FUNCK..... Pathologie chirurgicale.
 GALLIARD Parasitologie.
 GASTINEL Bactériologie.
 DE GAUDART D'ALLAINES.. Pathologie
 chirurgicale.
 GAYET Physiologie.
 DE GENNES... Pathologie médicale.
 GIROUD Histologie.
 HAGUENAU ... Pathologie médicale.
 HALPHEN Oto-rhino-laryngologie.
 HAZARD Pharmacologie.
 HUGUENIN Anatomie pathologique.
 JOANNON Hygiène.
 LACOMME Obstétrique.

MM.

LANTUÉJOUL .. Obstétrique.
 LAROCHE (G.).. Pathologie médicale.
 LELONG..... Pathologie médicale.
 LEMAIRE Pathologie expérimentale.
 LEVEUF Pathologie chirurgicale.
 M^{lle} J. LÉVY.... Pharmacologie.
 LÉVY-VALENSI. Neurologie et Psychiâtrie.
 MÈNÉGAUX... Pathologie chirurgicale.
 MOLLARET.... Pathologie médicale.
 MOREAU Pathologie médicale.
 MOULONGUET.. Pathologie chirurgicale.
 MOUQUIN Pathologie médicale.
 OBERLING Anatomie pathologique.
 PETIT-DUTAILLIS.. Pathologie chirurgi-
 cale.
 PIÉDELIEVRE .. Médecine légale.
 PORTES Obstétrique.
 RENARD..... Ophtalmologie.
 RICHET Physiologie.
 SANNIÉ Chimie biologique.
 SÈNEQUE Pathologie chirurgicale.
 TROISIÈRE Pathologie expérimentale.
 TURPIN Pathologie médicale.
 VIGNES Obstétrique.
 WILMOTH Pathologie chirurgicale.

III. — AGRÉGÉS RAPPELÉS A L'EXERCICE

POUR LE SERVICE DES EXAMENS

MM.

ALGLAVE Pathologie chirurgicale.
 BUSQUET Pharmacologie.
 CHAILLEY-BERT.. Physiologie.

MM.

LARDENNOIS.... Pathologie chirurgicale.
 LEROUX Anatomie pathologique.
 VAUDESCAL Obstétrique.

IV. — AGREGÉS CHARGÉS DE COURS DE CLINIQUE ANNEXE

A TITRE PERMANENT

MM.		MM.	
ALAJOUANINE.	} Clinique médicale.	BASSET.	} Clinique chirurgicale.
AUBERTIN.		BROCQ.	
BRULÉ.		CADENAT.	
CHABROL.		GATELLIER.	
DONZELOT.		MOURE.	
DUVOIR.		QUENU.	
LIAN.		SCHWARTZ.	
VALLERY-RADOT		VELTER.	
(Pasteur).			
SÉZARY.			

MM.	
ÉCALLE.	} Clinique obstétricale.
METZGER.	

V. — CHARGÉS DE COURS

MM.	
CHAILLEY-BERT, agrégé	Éducation physique.
LEDOUX-LEBARD	Radiologie clinique.
RUPPE	Stomatologie.
WEIL-HALLÉ	Puériculture.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A LA FAMILLE MÉDICALE

A laquelle j'ai l'honneur d'appartenir.

A LA MÉMOIRE DE MON ARRIÈRE-GRAND-PÈRE

MONSIEUR JEAN DENIS (1811-1897)

Officier de Santé

A LA MÉMOIRE DE MON GRAND-PÈRE

MONSIEUR LE DOCTEUR PAUL DENIS (1848-1934)

A MON PÈRE

MONSIEUR LE DOCTEUR A. ROUSSEAU

A MES BEAUX-FRÈRES

MONSIEUR LE DOCTEUR M. BRONGNIART

MONSIEUR LE DOCTEUR A. AUDOUX

A MA MÈRE

A TOUS LES MIENS

A MON MAÎTRE ET PRÉSIDENT DE THÈSE

MONSIEUR LE PROFESSEUR OLIVIER

Qui m'a inspiré le sujet de cette thèse.

En témoignage de mon admiration respectueuse et de mon sincère attachement.

A MES MAÎTRES DANS LES HÔPITAUX

Stage :

MONSIEUR LE PROFESSEUR ACHARD
MONSIEUR LE PROFESSEUR CUNÉO
MONSIEUR LE DOCTEUR CHEVRIER

Externat :

MONSIEUR LE DOCTEUR ROUHIER
MONSIEUR LE PROFESSEUR LENORMANT
MONSIEUR LE DOCTEUR RENÉ BÉNARD
MONSIEUR LE PROFESSEUR AGRÉGÉ A. SCHWARTZ
MONSIEUR LE PROFESSEUR AGRÉGÉ GARNIER
MONSIEUR LE DOCTEUR GAUTIER
MONSIEUR LE PROFESSEUR AGRÉGÉ VIGNES
MONSIEUR LE PROFESSEUR LEREBoullet

A MESSIEURS LES DOCTEURS POUMAILLOUX
ET CHABRUN

A MONSIEUR LE DOCTEUR DEGLOS

Médecin de l'Hôpital Saint-Joseph

A MESSIEURS LES DOCTEURS M. PARTURIER
ET H. MARTINEAU

NOTES MÉDICALES SUR STENDHAL

I

Avant-Propos

Un critique connu, M. François Porché, écrivait récemment : « J'aime la ferveur des stendhaliens. Il n'est si intime détail touchant l'œuvre ou la personnalité de leur auteur qui leur soit indifférent. Cette dévotion ardente et minutieuse ne laisse pas d'être profitable aux Lettres. Mais peut-être approchons-nous du terme où le zèle des chercheurs aura épuisé toute la matière sur laquelle il s'exerce. Il semble bien que, dès maintenant, l'ère des grandes découvertes dans la critique stendhalienne est close et qu'il ne reste plus à ceux qui y contribuèrent qu'à en partager l'honneur. »

Je n'ai pas la prétention d'ajouter de nouvelles découvertes à celles des hommes distingués qui ont fouillé à fond, depuis le début du siècle, l'histoire de Stendhal et l'ont enrichie de tant d'aperçus ingénieux. Des noms comme ceux du Dr Henri Martineau, de MM. Paul Arbelet, Henry Debraye, Pierre Martino, Louis Royer, Casimir Stryienski sont à jamais liés à

l'évolution du mouvement « beyliste » et au nom même de Stendhal qui doit à leurs efforts un regain de gloire.

Ma tâche sera plus limitée.

Décidé à demeurer sur le plan médical, j'ai cherché seulement à rassembler un certain nombre de textes puisés dans les œuvres du célèbre écrivain, et particulièrement dans *la Vie d'Henri Brulard*, *le Journal*, *les Souvenirs d'égotisme*, *les Marginalia* et *la Correspondance* pour en tirer quelques notions précises de nosographie stendhalienne.

Dans ce cadre restreint, je me suis efforcé de dégager avec clarté un petit nombre de points particuliers.

On ne trouvera donc pas dans ce travail, une étude d'ensemble que la chronicité de certaines affections, l'enchevêtrement de leurs manifestations sur la trame de toute une vie, la communauté des symptômes rendraient peut-être confuse, — au moins sous ma plume, — mais plutôt une suite d'essais sur les diathèses, les troubles nerveux de Stendhal, les psychoses vraies ou présumées de son enfance, son colloque si souvent repris avec la mort et enfin le spectacle de ses dernières années.

Que M. le professeur Olivier, qui, après m'avoir entouré pendant toute ma jeunesse de ses affectueux conseils et m'avoir agréé comme préparateur de son Laboratoire à la Faculté de Médecine, a daigné s'intéresser à la patiente élaboration de ce modeste ouvrage dont il m'avait indiqué l'intérêt à notre époque de renouveau stendhalien, veuille bien accepter l'hom-

mage de mon affectueuse et respectueuse gratitude.

Je veux remercier aussi M. le D^r M. Parturier dont les remarquables travaux sur Mérimée, cet ami de Stendhal, font autorité, pour l'accueil cordial qu'il m'a réservé et pour l'obligeance qu'il a eu de diriger mes pas vers la maison d'éditions *le Divan*.

C'est là que j'ai trouvé dans son directeur, M. le D^r Henri Martineau, non seulement un grand ami des Lettres, un maître éminent des études stendhaliennes, mais un conseiller infiniment précieux qui a porté sa complaisance au point de me communiquer quelques-unes de ses notes manuscrites. Près de lui mes faibles efforts ont trouvé le plus bienveillant encouragement et ses avis éclairés m'ont évité plus d'une erreur. Qu'il reçoive ici l'expression de mes remerciements pour le concours qu'il a daigné apporter à mes ardeurs de néophyte.

Je voudrais, en présentant cette thèse, n'avoir pas trop démerité de si hauts patronages.

II

L'arthritisme et les troubles digestifs

Stendhal, dans ses œuvres, nous entretient souvent de sa santé. Il a eu, en somme, le droit de s'en plaindre.

Outre les maladies aiguës et les malaises occasionnels tenant à des causes tout à fait étrangères à son tempérament, il a porté le poids d'une lourde diathèse arthritique, d'un tempérament congestif, de troubles du système nerveux et d'un dysfonctionnement chronique de ses voies digestives.

Stendhal était le type du pléthorique arthritique à tendances congestives.

Ce qu'on désigne, en effet, sous le nom d'états arthritiques, c'est un groupe morbide qui comprend, avant tout, l'obésité, la goutte, la lithiasé biliaire et urique, avec quelques manifestations accessoires, rhumatisme chronique, migraines, hémorroïdes, etc... La plupart de ces accidents ont été l'apanage de Stendhal au cours de son existence.

La célèbre consultation de juillet 1816, à laquelle nous aurons plusieurs fois l'occasion de faire allusion, débute ainsi :

Le présent malade est âgé de 33 ans ; il pèse 94 kilos (1).

On retrouve une autre note sur sa corpulence beaucoup plus tard, au mois d'avril 1835.

Je touche ici à la barbarie, j'ai la goutte et la gravelle, *je suis fort gros*, excessivement nerveux et j'ai cinquante-deux ans (2).

« Beyle est gros et gras » écrit Mérimée, et H. Romain Colomb, son cousin, dit qu'il avait une taille moyenne et de l'embonpoint, et qu'il évoquait l'image de l'Hercule Farnèse.

Le 30 juillet 1917, rapportant une consultation médicale, Stendhal s'exprime comme suit :

Tout le mal est pléthore et stagnation de sang dans le côté du cœur...

Trop de santé, santé à diminuer.

Provoquer les hémorroïdes par une application aloé-tique...

C'est pour combattre cette tendance aux congestions que tant de médecins ordonneront des saignées à leur malade (3).

Il serait oiseux de dénombrer toutes les saignées qui furent faites à Stendhal. Il ne semble pas, d'ailleurs, que, dans son cas, on puisse dire qu'il y ait

(1) *Mélanges intimes et Marginalia*. Ed. du Divan, t. 1, p. 121.

(2) *Corresp.* Ed. du Divan, t. 9, lettre 1279 A.

(3) *Mél. int. et Marg.*, t. 1, p. 134.

eu absolument abus, car les saignées lui faisaient du bien.

En voici un exemple typique :

Le mois suivant, janvier 1815, il lui survint une très forte douleur sous le sein gauche et au voisinage du cou ; la fièvre survint au bout de quinze jours et l'on jugea à propos de faire une saignée ; le malade fut aussitôt soulagé.

La maladie reprit plus violemment avec de l'oppression du poumon. La saignée pratiquée à nouveau amena encore un soulagement (4).

C'est à son tempérament pléthorique, sans doute, en même temps qu'aux troubles nerveux, qu'il faut attribuer les maux de tête fréquents, les engourdissements, les étouffements et les symptômes mal déterminés de fatigue, de dépression ou d'excitation que Stendhal groupe sous le nom de *fièvre* dont il use si souvent, et que nous retrouverons au chapitre des maladies vénériennes parce que cette fièvre disparut, après quinze ans, à la suite de frictions mercurielles.

De très bonne heure, il se sent la tête lourde.

Le mal que l'on voudrait guérir, écrit-il en 1816, consiste en des accès d'engourdissement ou de demi-imbécillité de la tête qui surviennent à l'improviste quatre ou cinq fois par semaine (5).

On sait aussi que la présence de deux personnes et

(4) *Ibid.*, p. 122.

(5) *Ibid.*, p. 130.

un grand feu dans la cheminée lui rendaient intenable le salon où il se trouvait.

En 1835, nous lisons :

10 janvier, quinze pages d'une heure à trois heures un quart, mais épuisé, le sang à la tête, la figure rouge (6).

Et voici une autre silhouette de lui, concordante, quoique peu flattée, tracée à la même époque par un contemporain. Elle est extraite des *Carnets de Ludovic Halévy*.

Dîner hier chez Gérôme, avec Bonnat, Gounod, Dubufe, Lefuel, Ballu, Got, Salabert, Ph. Rousseau, etc... Cette curieuse anecdote racontée par Lefuel. Lefuel était alors très jeune pensionnaire à la Villa Médicis. On allait tous les soirs chez M. Schnetz, directeur de l'Ecole de Rome. Lefuel était là, un soir ; arrive un monsieur, l'air épais, commun, vulgaire, tout bourgeonné, c'était Stendhal (7).

Obésité et congestion, telles sont donc les deux premières marques du tempérament de Stendhal.

La goutte se greffera sur ce terrain en 1831, si on attribue une origine goutteuse à des coliques dont il sera question plus loin ; au plus tard, en 1832 comme en témoigne la lettre suivante :

J'ai eu une attaque de goutte au pied droit ; approche de la cinquantaine ; du reste, le cœur plus ferme que jamais (8).

(6) *Mél. int. et Marg.*, t. 2, p. 234.

(7) *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} janvier 1938.

(8) *Corr.*, t. 7, p. 339.

Voici une autre lettre écrite par Stendhal à son médecin préféré, le Dr Prévost, de Genève :

Rome, le 8 mars 1835. Monsieur, je suis rempli de reconnaissance pour les bons avis que vous donnâtes en décembre 1833. J'ai la goutte et la gravelle... vous me prescrivîtes le vin de Colchique et la privation absolue d'acides (9). .

En 1838, nouvelles crises, dont l'une, à Strasbourg, lui inspire quelques plaisanteries ; puis en 1839, ce qui nous vaut en marge d'une *Vie de Haydn* ce curieux régime contre la goutte :

Régime contre la goutte, 25 février 1839.

Arnica.....	pendant 2 jours
Calcar.....	4 —
Bryone.....	2 —
Arnica.....	2 —
Sulfate.....	2 —
Bryone.....	2 —

Quand il y a migraine, prendre de la Belladone (10).

Cette attaque sera, d'ailleurs, assez prolongée, puisque le 10 avril 1839, il écrit de Civita-Vecchia au maréchal Soult :

J'ai repris la gérance du consulat de Civita-Vecchia, aujourd'hui dix août... Je serais arrivé plus tôt, mais j'ai été retenu d'abord à Gênes, puis à Livourne par des douleurs de goutte (11).

(9) *Corr.*, t. 9, lettre 1256 A.

(10) *Mél. int. et Marg.*, t. I, p. 53.

(11) *Corr.*, t. 10, lettre 1237 A.

Ces accès furent des accès larvés, car nulle part on ne retrouve dans les descriptions de Stendhal cette crise à douleur excruciante, survenant la nuit, et s'accompagnant de fièvre, de frissons, de tuméfaction de la base d'un des gros orteils avec coloration pivoine et dilatation veineuse. Tout se passe en douceur ; le contraste est frappant entre la facilité avec laquelle Stendhal se plaint de ses migraines, de ses états fébriles, de ses « faiblesses » et le silence total qu'il garde notamment sur l'intolérable douleur de l'accès de goutte type, dont il n'est pas douteux qu'il nous eût fait part, s'il l'eût ressentie.

La lithiase rénale est associée à la goutte. Il est difficile de préciser avec exactitude la date à laquelle apparaissent les premiers symptômes. On peut la fixer approximativement à l'année 1833.

Dans la lettre, en effet, où Stendhal remercie le Dr Prévost pour ses avis de décembre 1833, il note, nous l'avons vu, la goutte et la gravelle comme ses deux ennemies, et il précise :

Je prends trois fois la semaine, pendant six mois de l'année, du bicarbonate de soude ou de potasse. Je rends des graviers parfaitement arrondis, comme par le frottement ; c'est, je pense, l'effet du bicarbonate de soude. Au lieu de peser cinq grains (12), ces graviers ne sont pas d'un quart de grain et ne produisent aucune douleur. Je rends deux ou trois grains (poids) de gravier chaque semaine, en deux cents morceaux ronds.

(12) Le grain valait environ 5 cgr.

Les troubles de la gravelle s'accroîtront pendant les dernières années de la vie de Stendhal et nous les retrouverons au chapitre consacré à ce dernier sujet.

Quant au mot « rhumatisme », on le note pour la première fois en 1807 dans une lettre adressée à sa sœur Pauline.

Brunswick 16 mars 1807. Je sors du lit aujourd'hui pour la première fois depuis huit jours ; j'ai eu une fièvre rhumatismale accompagnée d'enflure aux extrémités et d'une éruption à la peau ; elle a un peu baissé, ce matin ; je ne l'ai pas dans ce moment, mais je l'attends dans deux heures...

... Cette fièvre m'a empêché de dormir pendant presque toutes les nuits (13).

Au fait, s'agit-il bien de douleurs rhumatismales ? L'affection fut soupçonnée d'être une scarlatine, sans doute à cause de l'éruption. Mais, d'un autre côté, « avoir la fièvre dans un membre » est une expression commune pour signifier qu'on y éprouve une sensation de chaleur, de tension et de douleur.

Le Dr Martineau exprime l'opinion suivante qui est aussi très vraisemblable : « Bien que Beyle ne semble pas avoir gardé longtemps une quarantaine bien sévère, cette éruption, ces fluxions articulaires, cette insomnie, cette fièvre enfin, ne fut-ce point là une atteinte vraie de scarlatine ? » (14).

En 1803 nous notons à une date inconnue :

(13) *Corr.*, t. 2, lettre 146 A.

(14) Dr Martineau, *Notes inédites*.

Hier soir, un léger rhumatisme à la jambe gauche (15).

Et en 1818, cette note encore moins nette :

Pas d'accès de nerfs et en campagne ; seulement un peu de douleur dans le bras, la jambe et la cuisse gauches (16).

En définitive, Stendhal n'a jamais éprouvé de douleurs de rhumatisme franc, et les douleurs pseudo-rhumatismales qu'il nous confie sont plutôt du domaine de l'arthritisme et des troubles nerveux.

Etudions maintenant les troubles des voies digestives.

A 18 ans Stendhal note des coliques venteuses qu'il attribue à un refroidissement gagné en traversant une rivière (17). En 1803, douleurs au mésentère (18) ; en 1804, une crise de dyspepsie assez longue et vive :

J'ai été vexé les derniers jours de vendémiaire et les premiers de brumaire par une gastricité qui m'a empêché de *lavorare al Buono Partito* autant que je l'aurais voulu (19).

C'est vers ces années-là — très jeune, par conséquent, — qu'il commence à sentir les premières atteintes de pesanteur au ventre et à l'anus, et aussi la difficulté des selles avec des hémorrhoides qui ont

(15) *Journal*, t. 1, p. 82.

(16) *Ibid.*, t. 5, p. 346.

(17) *Ibid.*, t. 1, p. 46.

(18) *Ibid.*, p. 82.

(19) *Ibid.*, p. 222.

du moins l'avantage de le soulager, puisqu'on cherchera à les provoquer artificiellement, à titre thérapeutique.

Qu'on calcule l'influence d'une fièvre lente de huit mois alimentée par toutes les misères possibles sur un tempérament déjà attaqué d'*obstructions* et de *faiblesse du bas-ventre*, et qu'on ne vienne pas dire qu'un père n'abrège pas sa vie (20).

Toutes ces misères tendent très vite à prendre une allure chronique, et les crises se répètent sous diverses formes de 1804 à 1806.

Les médecins me conseillent tous d'aller à la campagne, de tâcher de m'y amuser et d'y monter à cheval surtout. Ils m'ont déclaré nettement ce matin que l'habitude de réfléchir m'avait jeté dans une indolence naturelle, que ce serait très funeste avec mes obstructions, en un mot que si je n'avais pas recours à la cavalerie, je tomberais dans la bradypepsie, de la bradypepsie dans la catalepsie, de la catalepsie dans la Russie et de la Russie dans la privation de la vie (21).

Il plaisante son mal, et pourtant il ajoute :

Je crois tout cela très vrai... cet état d'obstruction finirait par me rendre habituellement malheureux, et il est de trop bonne heure à vingt-deux ans (22).

Le souci que lui donne sa maladie — probablement des troubles gastro-intestinaux, suite de dépression

(20) *Ibid.*, t. 1, p. 327.

(21) *Corr.*, t. 1, lettre 74 A.

(22) *Ibid.*

nerveuse (23) — est assez grand, puisqu'il continue de broder :

Je suis malade assez sérieusement depuis quinze jours ; depuis trois, j'ai pris en si grand dégoût non pas toutes les choses de la vie, mais toutes les choses comestibles de la vie, que je prends le triste ipécacuanha mêlé d'émétique après-demain... Cette maladie qui est un embarras intestinal... n'est rien au fond ; mais elle me rend incapable de bonheur... (24).

Nous lisons dans le *Journal* à la date du 30 décembre 1805 :

Je dois être sobre si je veux conserver l'usage de mon esprit : le moindre dérangement d'estomac influe sur ma tête... (25).

En janvier 1806, le *Journal* signale encore un « mal au mésentère » (26) et trois jours après, une lettre à Pauline marque bien l'incessant supplice de ces maux que le moindre excès renouvelle :

Il faut... avoir l'attention de peu manger ; avec ton tempérament et le mien, l'ennui vient souvent d'un mal à la tête sourd, et ce mal à la tête d'un embarras à l'estomac (27).

Après quelques années un peu troublées, il semble cependant que le calme se fasse puisque ce n'est qu'en

(23) Il est vrai que la médication contribue aussi à cette dépression. « Ces remèdes consistent surtout en purgatifs et vomitifs : ce qui est un procédé thérapeutique plutôt épuisant. » (Dr Martineau, *Notes inédites*).

(24) *Ibid.*

(25) *Journal*, t. 2, 30 déc. 1805.

(26) *Ibid.*, p. 325.

(27) *Corr.*, t. 2, lettre 117 A.

1813 que nous retrouvons de nouvelles allusions à des troubles digestifs.

4 février [1813]. J'éprouve de singuliers phénomènes dans ma santé. Depuis deux jours, je mange trois fois plus qu'à l'ordinaire, et j'ai toujours faim, le café ne m'anime pas l'esprit, et le vin bu le matin ne me donne pas envie de dormir (28).

... La douleur au côté gauche du bas-ventre, la mélancolie et la brusquerie avec qui m'interrompt, reviennent ensemble un peu aujourd'hui. Peut-être le calme où je suis vient-il de la diarrhée qui ne m'a pas quitté, plus ou moins forte, depuis que j'ai passé la Bérézina vers le 12 août 1812, en allant joindre Sa Majesté (29).

Après cela, une nouvelle période où son tube digestif n'agacera plus l'écrivain.

Sauf en 1817 où il sera troublé par des pesanteurs abdominales et pelviennes pour lesquelles il lui sera conseillé des bains de siège et des sangsues au périnée (30), on ne retrouve qu'en 1831, où il se plaint d'un « rhumatisme d'entrailles » (31), puis d'une inflammation d'estomac lui « donnant horreur pour tout » et en 1841, où il sera question de lavements d'eau froide deux fois par jour parce que « l'eau froide donne des forces de lav[ement] aux entrailles près de la sortie » (32), des témoignages de la sensibilité gastro-intestinale qui l'a fait souffrir entre 20 et 30 ans.

(28) *Journal*, t. 5, p. 121.

(29) *Journal*, *ibid.*, p. 168.

(30) *Mél. int. et Marg.*, t. 1, p. 133.

(31) *Corr.*, t. 7, lettre 912 A. Le D^r Martineau se demande s'il ne s'agit pas là de quelques attaques de goutte viscérale.

(32) *Mél. int. et Marg.*, t. 2, p. 235.

Mais à cette époque, ces troubles digestif sont un peu perdus dans le tableau des misères qui accablent Stendhal à Civita-Vecchia.

Malgré ses prédispositions aux affections les plus diverses, Stendhal aurait pu éviter beaucoup de maladies qui ont compliqué et assombri son existence s'il avait vécu d'une façon conforme aux exigences d'un tempérament fâcheux.

Il lui eût fallu être sobre — ne le reconnaissait-il pas lui-même ? — ne pas se surmener de travail et de veilles. Or il abusait des lectures et des plaisirs de la société. Quant à son régime, il était au rebours de ce qu'il eût fallu faire.

L'appétit de Stendhal était énorme, et la table lui donnait des joies extrêmes. Nous avons là-dessus le témoignage de Mérimée qui écrit le 22 février 1830 : « Le baron de Stendhal est toujours malade. Hier il a dîné à deux pas de chez lui, à côté du Dr Koreff qui l'a laissé beaucoup trop manger, comme il m'a paru (33). »

Mais l'écrivain lui-même nous a tracé l'extraordinaire menu idéal d'un de ses repas.

En tout lieu, le privilégié après avoir dit : Je prie pour ma nourriture, trouvera deux livres de pain, un bifteak cuit à point, un gigot *idem*, un plat d'épinards *idem*, une bouteille de Saint-Julien, une carafe d'eau, un fruit et une

(33) Lettre à Sophie Duvancel, publiée par M. Parturier. *Revue de Paris*, 1^{er} sept. 1932, p. 185.

glace, une demi-tasse de café. Cette prière sera exaucée deux fois dans les 24 heures (34).

On pourrait croire en lisant les premières lignes que Stendhal a peut-être l'intention d'inviter quelque ami. Mais non ! le fruit et la glace uniques et surtout la demi-tasse ne permettent pas de douter qu'il s'agit là du menu normal rêvé par Stendhal pour lui seul !

Sauf aux périodes de gêne et d'impécuniosité — et quels regrets alors ! — on trouve de multiples allusions aux plaisirs de la Bonne chère. Le Samos, le Champagne, le café...

Giboulées de mars. Hygiène de l'animal ; le vin de Champagne (quatre verres dans la soirée) me rend gai, allègre, vie physique agréable le lendemain (35).

Après une crise grave de dyspepsie :

« On ne vieillit point à table ! » J'aime beaucoup ce mot de Mme de Thianges ; je sais que je suis malade, je ne puis presque rien manger, je me suis bourré hier tout en riant, et n'ai point eu mal au cœur (36).

C'est en vain que ses médecins lui prescrivent une diététique plus sévère avec l'usage de l'eau, 18 verres dans la journée même sans soif (37), Stendhal conti-

(34) *Mél. int. et Marg.*, t. 1, p. 197.

On sait que les *Privilèges* résument sous la forme fantaisiste et originale d'une suite de vœux adressés à *God* (Dieu) les plaisirs à satisfaire et les malheurs à éviter pour retirer de la vie le plus de bonheur possible.

(35) *Mél. int. et Marg.*, t. 2, p. 237.

(36) *Corr.*, t. 1, lettre 67 B.

(37) *Mél. int. et Marg.*, t. 2, p. 314.

nue de préférer les vins, les mets épicés et de se bourrer, comme il dit, alors qu'il lui est conseillé de rester sur son appétit.

J'ai un froid interne. Je bois deux ou trois bouteilles d'excellent vin. Je prends du punch, du café, rien ne fait ; j'ai toujours faim et froid (38).

Qu'on ne s'étonne donc point que Stendhal ait été la proie de multiples maladies au cours de sa vie difficile et mouvementée. Nous allons voir maintenant, sur ce terrain préparé, se développer un déséquilibre nerveux auquel le prédisposait une aussi déplorable hygiène de sa vie.

(38) *Corr.*, t. 4, lettre 473 B.

III

La sensibilité nerveuse.

Stendhal devait à son hérédité un tempérament nerveux et très sensible. Quand il écrivait :

J'étais pour le physique comme une jeune fille de 14 ans... J'ai la peau trop fine, je m'écorche les doigts, que j'ai fort bien, pour un rien ; en un mot, la superficie de mon corps est femme...

toutes ces indications auraient pu s'appliquer à sa sensibilité nerveuse. Les péripéties de son existence mouvementée, ses manières de vivre, ses habitudes de travail ou de plaisir, ses perpétuelles introspections n'étaient pas faites pour la maintenir dans un sage équilibre.

Les périodes de dépression alternent, au cours de sa vie, avec les périodes d'excitation ; à plusieurs reprises il est en proie à de véritables crises de neurasthénie.

Dès l'année 1801, lors de son premier séjour en Italie, nous le voyons aux prises avec une maladie traînante, troubles digestifs, impressions de fièvre,

oppression, douleurs vagues, qui présente des alternatives de pire et de mieux.

... toujours malade ou convalescent... (1)

D'après une conversation que je viens d'avoir avec M. Depretis que je crois excellent médecin, il paraît que ma maladie est l'ennui. Beaucoup d'exercice, beaucoup de travaux et jamais de solitude me guériront. M. D(e)pretis m'a dit que j'avais quelques symptômes de nostalgie et mélancolie (2).

J'ai la fièvre tous les soirs ; j'attends avec impatience ma convalescence (3).

En 1805, ses démêlés avec son père et l'état de demi-dénuement où il vit, le plongent à nouveau dans le marasme.

Je viens de réfléchir deux heures à la conduite de mon père à mon égard étant tristement miné par un fort accès de fièvre lente que j'ai depuis sept mois. Je n'ai pas pu la guérir parce que... il était inutile et même nuisible d'user le corps par les remèdes pour chasser une maladie que la misère m'aurait donnée quand je ne l'aurais pas eue.

Qu'on joigne à cela toutes les humiliations morales et les inquiétudes d'une vie passée continuellement avec vingt sous, douze, deux, et quelquefois rien dans ma poche, on aura une idée de l'état où cet homme vertueux me laisse... (4)

L'année suivante n'est pas plus calme :

(1) *Journal*, Ed. du Divan, t. I, p. 51.

(2) *Ibid.*, p. 52.

(3) *Ibid.*, p. 53.

(4) *Ibid.*, p. 327.

23 janvier, commencement d'énergie : Je retrouve mon âme ardente, sombre, aimant le profond comique, colérique, allant avec force, volonté, impétuosité, au fond des pensées. Effet déterminé par une tasse d'excellent café pris chez Mme Cossonier (5).

Cet heureux revirement est le fruit d'une vigoureuse résolution prise quelques jours auparavant :

Faire un grand travail sur moi, contracter plusieurs nouvelles habitudes pour parvenir à deux états qui contribueront beaucoup à mon bonheur :

1° Supporter les chagrins en les sentant le moins possible et m'en distrayant le plus que je pourrai...

2° Apprendre à lire et à produire. Mon esprit est extrêmement paresseux... (6).

Mais à l'automne, tout le bénéfice de la réaction est perdu :

2 septembre (anniversaire de *Menteur*). Je n'en puis plus, je suis usé, épuisé jusqu'à la dernière goutte, au moral et au physique ; mais il faut que j'emploie cette dernière goutte à dire ce qui m'a mis en cet état (7).

Il ne s'en explique d'ailleurs pas... Et ses idées noires continuent.

6 septembre. Le matin, je crus avoir une esquinancie et suis malade imaginaire (8).

Mardi 30 (septembre). Il faut que j'avoue que je suis un grand nigaud, je mets tout mon plaisir à être triste... Si

(5) *Ibid.*, t. 2, p. 325.

(6) *Ibid.*, p. 324.

(7) *Ibid.*, t. 3, p. 108.

(8) *Ibid.*, p. 111.

j'étais sûr de quitter Paris, j'aurais le plaisir de recevoir une impression de tristesse de tout ce que je vois (9).

De telles sautes de vent sont, d'ailleurs, la règle, les douleurs disparaissent « comme par miracle » (10), ce qui prouvent bien que les signes subjectifs qu'il accuse sont d'origine nerveuse.

Quand le temps est lourd et électrique, les accès sont certains ; ceux-ci rendent le malade jaune.

Quand le malade souffre de ces douleurs nerveuses de la tête et des bras, vient-il à être distrait par une visite ou par quelque nouvelle qui lui soit agréable, tous ces symptômes disparaissent, les gens ennuyés, au contraire, augmentent aussitôt ses douleurs (11).

Il connaît des périodes plus calmes, plus heureuses. Mais combien de fois, même au cours de ces périodes privilégiées, on retrouve cette impression, indiquée parfois par un simple mot d'ennui, de mélancolie, de fatigue cérébrale, ou, au contraire, d'excitation factice et passagère ! Et comment ne pas être tenté de rattacher aussi à l'action déréglée du système nerveux tous les symptômes que nous promé-
nons de chapitre en chapitre, tant ils peuvent se rattacher à de multiples causes chez un organisme aussi lourdement handicapé : myalgies, palpitations, céphalées, engourdissement des forces et de la pensée³ (12). Quand le système nerveux n'est pas à l'ori-

(9) *Ibid.*, p. 122

(10) *Mélanges intimes et Marginalia*, t. 1, p. 127.

(11) *Ibid.*, p. 128.

(12) Dans les notes inédites que le Dr Henri Martineau a bien

gine de ces manifestations, il les exaspère. Travail prolongé, inquiétudes ou déceptions amoureuses, mécomptes de la carrière, soucis d'argent, autant de sources de tourments. Stendhal en crée de nouvelles par ses excès de café :

En décembre 1814, il éprouva une grande peine morale et il y remédia en buvant beaucoup de sabayons et de café... (13).

Pour lui, il a toujours usé et abusé du café, et sa sensibilité nerveuse semble excitée jusqu'à l'état morbide (14).

J'ai pris trop de café pendant sept à huit jours... (15).

Les exemples abondent, de même que sont multipliées les prescriptions — si pénibles à suivre ! — des médecins qui lui interdisent le fâcheux excitant. Il écoute un moment ses conseillers, puis revient à son péché mignon.

voulu nous communiquer, nous puisons, les deux réflexions suivantes qui viennent à l'appui de notre thèse :

« C'est donc toujours à la même étiologie qu'il faut remonter. Beyle s'ennuie. Sa fièvre n'est qu'un épisode qui prend plus ou moins d'importance suivant qu'il trouve plus ou moins de distractions.

... Quand ce n'est pas seulement l'ennui, ce sont des ennuis qui aggravent son état. Il n'en faut point davantage pour juger du caractère fortement subjectif de la maladie. »

Ajoutons-y cette phrase d'une lettre adressée par le baron de Mareste à Sutton Sharpe, à la date du 6 avril 1831 :

« Il m'écrit donc qu'il est malade, très malade, qu'il a des rhumatismes, qu'il craint le choléra morbus, ce qui veut dire : je suis rongé d'ennui. » (Cité par P. Jourda, *Stendhal jugé par ceux qui l'ont connu*, p. 91).

(13) *Ibid.*, p. 122.

(14) *Ibid.*, p. 127.

(15) *Journal*, t. 3, p. 348.

Ainsi se développe sous l'influence de prédispositions naturelles d'un pernicieux régime de vie, le combat intérieur qui le trouble au physique autant qu'au moral, et dont l'ardeur va s'accroissant jusqu'aux années de Civita-Vecchia, ce petit coin d'Italie où Stendhal se trouve en exil ; où il sent qu'il doit rester, tout en n'aspirant qu'à vivre à Paris ; où il accomplit assez courageusement sa tâche afin de mériter une mutation avantageuse, tout en ne rêvant que gloire littéraire, justifiant jusqu'au bout ce mot de lui qui est l'une des clés de la psychopathologie de l'écrivain :

J'ai un grand principe de malheur : des désirs contradictoires (16).

Ce n'est pas seulement des désirs contradictoires que Stendhal portait en lui. Ses puissances d'action et ses possibilités intellectuelles se livraient aussi une lutte incessante parce que, trop nombreuses elles ne pouvaient s'épanouir simultanément d'une façon complète. Il y eût fallu plusieurs vies d'homme.

Le psychiatre qui cherche à démêler le problème complexe que posent, dans leurs oppositions, le caractère, l'intelligence, les passions et tout l'ensemble de la carrière de Stendhal serait injuste, en effet, s'il ne mettait d'abord en lumière, l'étonnante richesse de cette nature aux facettes multiples et étincelantes.

Un talent d'écrivain personnel et original, insou-

(16) *Ibid.*, p. 123.

cieux des querelles d'école, qui a laissé, une œuvre destinée à franchir les siècles.

Des goûts artistiques également ouverts à la musique, à la peinture, à la sculpture ; qui lui ont permis de semer dans son *Journal*, sa *Correspondance* ou dans de plus longues études, les jugements les plus indépendants et les plus éclairés.

Des dispositions scientifiques et mathématiques qui lui eussent permis d'entrer à l'Ecole Polytechnique.

Des aptitudes administratives, militaires...

Une telle pluralité de dons n'est pas exceptionnelle. Parmi les hommes qui ont reçu de la nature cet heureux privilège, beaucoup savent réaliser l'équilibre de leur vie en assurant le développement maximum de certaines de leurs facultés au détriment des autres, reléguées au second plan. Leur choix fait de bonne heure, plus de tâtonnements, point de retour en arrière. Avec Stendhal, il n'en va pas de même ; nous le voyons, tour à tour, jeune homme destiné à l'Ecole Polytechnique, fonctionnaire, officier de dragons, négociant, auditeur au Conseil d'Etat, consul, menant de pair ou alternant ces occupations avec son métier d'écrivain et surtout avec les satisfactions d'un goût prononcé pour une vie amoureuse et dilettante.

Sans doute, ce n'est pas toujours par sa faute que sa vie nous apparaît décousue et même un peu gâchée, à la juger d'après les concepts bourgeois — discutables, d'ailleurs, si on les universalise — d'une vie régulière et bien assise. Les revers et la chute de l'Empire, par exemple, ont été pour sa carrière une

catastrophe qu'on ne peut lui imputer. Ainsi en est-il encore de la ruine de son père qui dérangerait tous les projets qu'il avait légitimement formés dans sa jeunesse.

Pourtant, même ces réserves admises, on a le droit de considérer Stendhal comme un instable. Dire qu'il a poursuivi en toutes circonstances la recherche du maximum de bonheur, de plaisirs, de jouissances et que cette poursuite donne une unité à sa vie, cette explication déplace le grief, mais ne l'écarte pas, car, obéissant avant tout aux sensations immédiates, cette volonté de plaisir s'est trouvée essentiellement changeante et n'a pas peu contribué à donner une direction incohérente à sa vie.

A l'instabilité — et toujours sous la dépendance du système nerveux et du tempérament sanguin de Stendhal — se joint l'irritabilité. Son mauvais caractère lui aliéna beaucoup de sympathies et déconcerta plus d'une fois ses protecteurs. Quelque temps avant sa mort, son cousin Romain Colomb ne signalait-il pas que l'affaissement de son organisme avait, du moins, l'avantage d'avoir assuré à sa conversation « moins d'aspérités, de sujets à contradictions » de sorte que « les changements accomplis tournaient autour de sa sociabilité ? »

Quant à la sensibilité de Stendhal, notre étude nous amène à conclure qu'il faut donner à ce terme le sens le plus large possible, et qu'il convient de comprendre sous ce vocable non seulement la vivacité des sentiments, l'ardeur des mouvements d'une « âme

mélancolique et folle » comme l'a définie M. Henri Martineau, la facilité aux entraînements du cœur, mais aussi une prédisposition physique du système nerveux à exagérer les difficultés, les blessures d'amour-propre, à souffrir davantage des peines morales, à provoquer des réflexes immédiats heureux ou fâcheux (17), à se déprimer ou à s'exalter tour à tour.

Sa froide raison, ses facultés d'analyse, son esprit critique lui suggèrent bien de sages résolutions. Etrangement associés à un organisme si excitable, comment feraient-ils écouter leurs conseils ?

Faut-il le regretter ? Ceci est une autre affaire. Moins nerveux, plus raisonnable, la vie de Stendhal eût été plus pondérée, moins chargée de déceptions, mieux équilibrée. Mais eût-elle été aussi intéressante et eût-elle laissé derrière elle autant de chefs-d'œuvre ?

(17) L'anecdote d'Alexandrine racontée dans les *Souvenirs d'Egotisme* (Ed. du Divan, p. 31 et suiv.) peut être rattachée à l'existence d'une névrose atténuée. Elle ne saurait permettre de porter contre Stendhal une accusation d'impuissance ou de frigidity qui n'a même pas besoin d'être réfutée.

IV

Les psychoses et les amours d'enfance et de jeunesse

Les premiers attachements de Stendhal — comme aussi quelques-unes de ses plus solides antipathies, — remontent à sa petite enfance. Dès son premier âge, en effet, il se montra doué d'une vive sensibilité et enclin à des mouvements affectueux d'une extrême ardeur.

Fut-il précocement aussi un voluptueux et un sensuel ? Devons-nous admettre sans discuter que, de très bonne heure, des instincts morbides, une tendance à la sensualité, exceptionnelle dans l'enfance, sont venus mêler à ses élans affectifs de troubles éléments ? A prendre à la lettre certaines confidences de Stendhal lui-même dans la *Vie de Henri Brulard*, la réponse ne fait pas de doute. « Beyle avait, avant l'âge de raison, écrit M. Arbelet, entrevu le sang et la mort. Si on l'en croit, il n'ignorait pas non plus la volupté » (1).

(1) Paul Arbelet, *La jeunesse de Stendhal*, t. 1, p. 73.

Si on l'en croit... mais doit-on l'en croire ? (2)

Examinons rapidement quelques-uns des documents que Stendhal nous a livrés sur l'état de son âme d'enfant.

Le plus grave de tous, sans aucun doute, est celui qui jette une ombre impure sur l'affection qu'il eut pour sa mère.

On sait que cette affection était fort vive. Entre Stendhal et sa mère ce fut un échange enchanteur d'épanchements et de tendresses, et le spectacle nous laisserait une impression parfaite de charme naturel et de grâce si Stendhal n'avait ajouté au tableau une page aux expressions bien fâcheuses.

Ma mère, Mme Henriette Gagnon était une femme charmante et j'étais amoureux de ma mère.

... En l'aimant à six ans peut-être (1789) j'avais absolument le même caractère qu'en 1828, en aimant à la fureur Alberthe de Rubempré (3)... je voulais couvrir ma mère de baisers et qu'il n'y ait pas de vêtements. Elle m'aimait à la passion et m'embrassait souvent, je lui rendais ses baisers avec un tel feu qu'elle était souvent obligée de s'en aller. J'abhorrais mon père quand il venait interrompre nos baisers. Je voulais toujours les lui donner à la gorge.

... Elle ne peut pas s'offenser de la liberté que je prends

(2) « Des histoires de Beyle, disait Mérimée, je ne crois jamais que la moitié. » (Lettre inédite communiquée par le Dr Parturier).

(3) M. Arbelet fait remarquer combien cette comparaison est déplacée. « Alberthe de Rubempré, parmi les femmes aimées de Stendhal est la seule, nous dit-il, qu'il ait aimée seulement d'amour physique, sans y mêler aucun sentiment délicat. Il l'appelle *une catin non sublime, à la Du Barry* » (*ibid.*, p. 74, en note).

avec elle en révélant que je l'aimais ; si je la retrouve jamais, je le lui dirai encore. D'ailleurs elle n'a participé en rien à cet amour... Quant à moi j'étais aussi criminel que possible, j'aimais ses charmes avec fureur...

Un soir... cette femme vive et légère comme une biche, sauta par-dessus mon matelas pour atteindre plus vite à son lit (4).

Ce dernier trait, rapproché des autres, n'est peut-être pas le moins choquant. Si l'ensemble traduit réellement les sentiments de Stendhal enfant, quelle déviation morbide du sens filial ! Mais sans chercher à défendre ces lignes regrettables, il ne faut pas oublier que Stendhal les a écrites près de cinquante ans après l'époque à laquelle elles se rapportent. Or, le souvenir grossit les impressions fortes du passé, en même temps qu'il amenuise ou efface les faibles, il les déforme, et quant aux jugements, aux sentiments anciens, le présent se fait un jeu de substituer ses propres manières de voir ou de sentir à celles que l'on croit avoir été laissées par le passé.

Stendhal, malgré sa sincérité, a donc pu ne pas être vrai : M. Arbelet estime, en des termes un peu cruels peut-être, que « sa vieille âme de débauché a sali, sans le vouloir, cet innocent besoin de leur chaleur et de leurs corps qu'éprouvent les petits enfants et leur mère » (5). Sans le vouloir... ce n'est pas sûr, car Stendhal a si bien jugé la gravité des lignes qu'il écrit, qu'il leur a fait d'abord une sorte de préparation,

(4) *Vie de Henri Brulard* éd. du Divan. t. 1, p. 41-43.

(5) P. Arbelet, *loc. cit.*, p. 76.

et son hésitation paraît comme une recherche d'excuse :

Je diffère depuis longtemps un récit nécessaire, un des deux ou trois peut-être qui me feront jeter ces mémoires au feu (6).

A l'encontre de cette opinion, je dois dire que M. Michel Puy dans le *Divan*, de janvier 1935, p. 356, a exprimé, avec d'assez forts arguments, l'avis que le sentiment de l'enfant pour sa mère fut un sentiment courant et normal et que Stendhal ne mérite pas pour cela d'être traité de débauché. Il insiste notamment sur l'ironie contenue dans la phrase : « J'étais criminel jusqu'à la fureur. »

Les textes que j'ai cités me paraissent néanmoins assez fâcheux, mais je crois qu'il faut en atténuer beaucoup les vigueurs si nous voulons fixer, d'après eux, les réactions de l'amour filial de Stendhal enfant ; s'il y eut quelque mouvement de sensualité inconsciente, quelque ébauche de perversité, tout cela, du point de vue pédiatrique, ne vaut pas la peine d'être retenu.

Le deuxième amour de Stendhal enfant dont la description nous apparaît voilée d'une ombre incestueuse (7) lui fut inspiré par sa tante Camille Gagnon.

J'avais 7 ou 8 ans (8). Ma tante Camille Poncet, mariée

(6) *Vie de Henri Brulard*, t. 1, p. 41.

(7) « Stendhal a vraiment la manie de l'inceste » (P. Arbelet, *la jeunesse de Stendhal*, t. 1, p. 142). Cette affirmation tranchante n'est-elle pas excessive ?

(8) Plutôt huit ou neuf (P. Arbelet).

à mon oncle Gagnon, grande et belle personne était la bonté et la gaité même. Un ou deux ans avant ce voyage, j'avais entrevu un instant sa peau si blanche, à deux doigts au-dessus des genoux, comme elle descendait de notre charrette. Elle était pour moi, quand je pensais à elle, un objet du plus ardent désir (9).

Le trait, à vrai dire, me paraît plutôt amusant et léger que réellement scabreux.

Si jeune, Stendhal sait, d'ailleurs, déjà être infidèle. Il fait de Fanchon, la servante, son « amie intime » (10), et tout en même temps, une autre femme est l'objet de ses attentions si ardentes qu'un moment d'indifférence provoquera chez le petit homme un accès de farouche colère.

A une seconde partie à Berlandel, je me révoltai par jalousie, une demoiselle que j'aimais avait bien traité un rival de vingt ou vingt-cinq ans... Après ma révolte par jalousie... je jetais des pierres à ces dames (11).

Un peu plus tard, sous la Terreur, je cueille encore quelques notations qui prouvent la précocité des curiosités sexuelles de Stendhal.

Pendant que mon grand-père lisait, j'ouvrai le volume in-4° de Plinie, avec texte en regard. Là je cherchais surtout l'histoire naturelle de la femme... (12)

Découvre-t-il des romans, il se jette sur eux avec passion :

(9) *Vie de Henri Brulard*, t. 1, p. 183.

(10) *Ibid.*, p. 186.

(11) *Ibid.*, p. 189.

(12) *Ibid.*, p. 227.

Au bout d'un mois ou deux, je trouvai *Felicia ou mes fredaines*. Je devins fou absolument, la possession d'une maîtresse réelle, alors l'objet de tous mes vœux, ne m'eût pas plongé dans un tel torrent de volupté (13).

Voici une autre anecdote du même genre :

Vers cette époque, les arts s'emparèrent de mon imagination par la voie des sens, dirait un prédicateur. Il y avait dans l'atelier de M. Le Roy, un grand et beau paysage... Là, trois jeunes femmes presque nues ou sans presque, se baignaient gaiement... Ce paysage... trouvant mon imagination préparée... devint pour moi l'idéal du bonheur. C'était un mélange de sentiments tendres et de douce volupté. Se baigner ainsi avec des femmes si aimables ! (14)

A propos de ce tableau aux trois académies, il écrira dans la *Vie de H. Brulard* :

Plus tard, je veux dire vers 1805, j'eus le plaisir de voir ma maîtresse se baigner. Je me rappelai vivement le paysage de M. Le Roy, qui pendant quatre ou cinq ans avait été pour moi l'idéal du bonheur voluptueux (15).

Touches pittoresques qui, prises séparément, n'ont rien de très extravagant. Elles ne sont, en somme, que des impressions troubles qui, avec d'autres tempéraments, auraient été passagères : l'enfance est

(13) *Ibid.*, p. 228.

(14) *Ibid.*, p. 216.

(15) *Ibid.*, p. 218.

volage, le temps les aurait effacées. Mais Stendhal, lui, les cultive, il les garde dans sa mémoire, où elles finiront par s'accumuler, parce qu'il est un voluptueux et surtout un sentimental (16).

Plus tard, dans sa vie agitée, les femmes, parallèlement aux soucis de la gloire littéraire et aux besoins d'argent, tiendront une large place. N'est-il pas curieux de voir Stendhal, ce cœur toujours errant, qui devait être plus tard l'esclave de l'amour, qui éparpillerait les élans de sa passion sur tant de maîtresses dont un très petit nombre couronnerait ses vœux (17) se montrer dès l'enfance épris de rêves flottants, et déjà satisfait de ses jouissances d'imagination et de ses désirs inassouvis, presque à l'égal des réalités ?

Sachons gré à Stendhal de nous avoir livré avec tant de complaisance les éléments de sa propre psychanalyse. Nous venons toutefois de laisser entendre qu'il ne faut pas prendre au pied de la lettre les pages où il nous présente les résultats de ses auto-observations. Il suffit d'en retenir des vues d'ensemble probables sans pousser trop loin les déductions.

(16) C'est la propension à la rêverie tendre, marquée dès la jeunesse, qui explique aussi le plus grand amour d'enfance de Stendhal ; celui qu'il ressentit pour la petite actrice qui chantait à Grenoble : Mlle Cubly. Il n'osa jamais l'aborder, mais sa seule pensée faisait trembler son cœur !

(17) « La plupart de ces êtres charmants ne m'ont point honoré de leurs bontés ; mais elles ont à la lettre occupé toute ma vie. » (*Ibid.*, p. 19).

Quelque sincère que soit un auteur qui publie ses souvenirs ou son journal, il compose toujours plus ou moins, en effet, son personnage. Ce qu'il ne dit pas aurait souvent plus d'importance que ce qu'il dit, et nous ne le savons pas. Puis il faut compter avec les entraînements de la plume, dont voici un exemple que je cite ici, bien qu'emprunté à une époque postérieure de la vie de Stendhal, parce qu'il se rapporte aux déviations de l'instinct sexuel que nous sommes en train d'étudier.

Le 20 mai 1814, Stendhal rencontre un jeune officier russe, d'une politesse, d'une beauté, d'une amabilité, d'une noblesse rares qui lui inspirent une vive admiration. Rien de plus naturel. Mais, de cette admiration, quels sentiments secondaires vont naître à leur tour ? Une certaine jalousie, un besoin d'imitation, un peu de colère à la pensée des succès mondains réservés à des êtres aussi privilégiés ? Tout cela est bon pour des esprits et des cœurs simples. Voici la réaction étonnante de Stendhal :

Je vois que je suis encore susceptible de passion... J'étais à côté d'un jeune officier russe... Cet aimable officier, si j'avais été femme, m'aurait inspiré la passion la plus violente, un amour à l'Hermione. *J'en sentais les mouvements naissants ; j'étais déjà timide ; je n'osais le regarder autant que j'aurais désiré.* Si j'avais été femme je l'aurais suivi au bout du monde. Quelle différence, d'un Français à mon officier ! Quel naturel, qu'elle tendresse chez ce dernier !

... En France, quel officier pourra se comparer au mien pour le naturel uni à la grandeur ! Si une femme m'avait

fait une telle impression, j'aurais passé la nuit à chercher sa demeure. Hélas ! même la comtesse Simonetta ne m'a fait cette impression que quelquefois... (18)

Joli morceau qui donne au lecteur un véritable plaisir littéraire. encore qu'il me semble y sentir un peu de phraséologie, d'amplification oratoire, moins de contact avec la réalité que dans la plupart des textes de Stendhal. Mais tout de même, quelques phrases dangereuses ! Si Stendhal avait été le moins efféminé au physique ou au moral, que ne pourrait-on pas en déduire ? Ne serait-il pas possible de signaler dans ce propos le langage d'un inverti ? A tout le moins, un freudiste systématique n'y découvrirait-il pas quelque tendance, momentanément mal refoulée, à une déviation de l'instinct sexuel ? Tout bien pesé et quelque opinion que l'on ait sur le freudisme, il me semble que cette dernière opinion qui lave Stendhal de tout soupçon de complaisance consciente pour l'homosexualité, peut, dans sa prudente réserve, parfaitement se défendre.

En étudiant les relations fraternelles de Stendhal, et de sa sœur Pauline, nous allons pénétrer dans une atmosphère morale bien différente de celle où nous venons de vivre.

L'affection de Stendhal pour sa sœur se classe parmi les sentiments les plus délicats qui se soient

(18) *Ibid.*, t. 5, p. 241.

épanouis dans son cœur. Ce fut une affection très franche, très vive, — plus vive que tendre, — nourrie d'affinités intellectuelles, de communauté dans les goûts, de réactions semblables devant les ennuis de la vie et les indifférences, les hostilités du milieu familial, plutôt que jaillie d'un irrésistible et mutuel abandon des cœurs. « Quand Pauline sera devenue la tendre confidente de son frère, il lui rappellera que dans son enfance, il ne l'aimait point, la trouvait criarde et la battait quelquefois. Il ne la jugea digne d'être son amie que quand il vécut loin d'elle (19). »

Que cette amitié, qui dura longtemps malgré les lézardes produites par les années entre deux existences divergentes, éveille dans l'esprit l'image d'un autre amour fraternel plus célèbre encore, celui de Chateaubriand et de sa sœur Lucile, cela est très naturel.

Mais comparaison ne veut pas dire ressemblance. Pour le médecin, pour le psychiatre, il y a, entre les deux, des différences qui s'opposent à toute assimilation.

Nerveuse, impulsive, peu soucieuse — trop peu — du jugement commun, avec un peu de vague à l'âme quoique Stendhal ait écrit d'elle :

Ma pauvre sœur, infiniment moins sensible que moi, mais d'une raison très froide, périssait d'ennui... (20).

Troublée peut-être au cours de certaines ren-

(19) P. Arbelet, *loc. cit.*, t. 1, p. 148.

(20) *Journal*, Ed. du Divan, t. 5, p. 232.

contres avec son frère, ayant passé vers la vingtième année par une crise de werthérisme littéraire (21), on voit mal, néanmoins, Pauline dans le rôle intégral de Lucile. Encore moins Stendhal était-il prédisposé à jouer celui de René.

Il s'ennuyait ; il avait l'âme tendre. Le besoin d'une confidente s'imposait à lui. La nature lui avait donné sa sœur aînée. De plus, il était un peu pédant, il aimait discuter, prouver.

De là, toutes ces lettres où le lecteur ne récolte guère, sous la plume du grand frère, de témoignage d'une affection « ardente et passionnée », mais où il est beaucoup questions d'affaires, de santé, d'ennuis de famille, de consultations pédagogiques, de considérations sages et prosaïques sur le mariage. Que l'on mette en regard de ces froideurs la tempête de sentiments qui souffle sous les deux cœurs en détresse au manoir de Combourg, les inavouables émois de l'un et de l'autre, l'affabulation désespérantes de *René* et l'on verra tout ce qui sépare les amours bretonnes des amours dauphinoises, sans qu'il soit besoin de pousser ce parallèle dans tous ses détails.

D'un côté on frise la pathologie mentale, et là psychothérapie aurait son mot à dire. De l'autre, la psychanalyse ne découvre aucune ombre sérieuse : tout y est à l'honneur de Stendhal et de sa sœur Pauline.

(21) Dr H. Martineau, *Préface à la Correspondance*, tome 1, p. 11.

Les maladies vénériennes.

Stendhal n'a pas échappé aux maladies vénériennes. Il n'y a pas lieu de nous en étonner, puisque, à côté de ses grandes passions de tête ou de cœur, il ne dédaignait pas les brèves passades hasardeuses.

A dire vrai, l'histoire des maladies vénériennes de Stendhal et des traitements qui leur furent opposés forme un tableau un peu confus qui laisse planer plus d'une incertitude sur leur nature et leur gravité.

La première atteinte remonte à l'année 1800, comme en témoigne cette phrase de la célèbre consultation de 1816 :

En 1800 et en 1809, il (Stendhal) avait eu deux très fortes véroles... (1)

ou encore cette note :

Depuis la première maladie vénérienne, c'est-à-dire après 1800, le malade souffrait chaque automne et chaque hiver d'une petite heure de fièvre... (2).

(1) *Mélanges intimes et Marginalia*, Ed. du Divan, t. 1, p. 121:

(2) *Ibid.*, p. 123.

La question s'est posée de savoir si cette fièvre, qui devait tourmenter Stendhal pendant quinze ans n'était pas de nature syphilitique.

Reprenons la consultation de 1816.

... d'une petite heure de fièvre erratique aussitôt après dîner, spécialement quand il avait eu froid.

Cette fièvre légère ne l'empêchait pas de se livrer à des travaux intellectuels fatigants, à des lectures prolongées, ni d'aller au théâtre, ne lui enlevait pas l'appétit.

Les premiers médecins de Paris n'avaient jamais pu guérir ces accès qui n'ont jamais reparu après les frictions mercurielles... (3).

Il s'agit, bien entendu, des frictions mercurielles ordonnées par les médecins italiens en 1815. Ce fragment de lettre pourrait laisser supposer que les médecins français n'avaient pas cru opportun d'instituer ce traitement par le mercure. Or, nous voyons que dès 1800, ils l'avaient employé.

Le 10 vendémiaire an IX (2 octobre 1801), en effet, Stendhal note qu'ayant éprouvé, à la suite d'un refroidissement, des coliques venteuses et des douleurs horribles, un peu d'opium, des sangsues, du quinquina l'ont soulagé, mais il ajoute :

Je sens seulement des douleurs, suite de la vérole et du mercure (4).

... preuve que le traitement mercuriel avait été longtemps prolongé.

(3) *Ibid.*, p. 123.

(4) *Journal*, Ed. du Divan, t. I.

En 1808 encore, Richerand, professeur à l'Ecole de Médecine et chirurgien de l'Hôpital Saint-Louis avait, à l'occasion d'une autre manifestation vénérienne dont il sera parlé tout à l'heure, préconisé également des frictions mercurielles, et terminait ainsi sa consultation :

Ce traitement fera disparaître... la fièvre lente qui revient tous les soirs (5).

De l'ensemble de ces textes, il ressort avec netteté que dans l'esprit de Stendhal aussi bien que des médecins qui l'ont soigné, vérole, fièvre et traitement mercuriel forment une triade solidement liée. Seulement les frictions italiennes de 1815 eurent l'avantage de déterminer la guérison de la fièvre — ou de coïncider avec elle, — heureuse chance que n'avaient pas eue les frictions ordonnées par Richerand et les autres médecins français, et Stendhal — peut-être dans son zèle amoureux pour l'Italie — n'a pas manqué de le noter.

En outre, comme rien dans les écrits de ces années-là ne nous laisse supposer que Stendhal se soit cru atteint de paludisme, qu'il n'en décrit pas de grand accès typique, que la fièvre lente du *palus* entraîne une déchéance autrement grave et offre un tout autre tableau clinique que l'état de notre écrivain, on ne saurait écarter *a priori*, l'idée que la fièvre erratique, au terme si imprécis, aux formes si larvées dont il

(5) *Mélanges Intimes et Marginalia*, t. I, p. 132.

souffrait fut une sorte de fatigue générale intermittente et saisonnière ayant à son origine une infection syphilitique.

Reprenons quelques traits de cette période qui s'étend de 1801 à 1815.

Le 22 pluviôse an XIII (11 février 1805), nouvelle allusion aux maladies vénériennes : Stendhal a quelques inquiétudes sur l'état de santé de Louason, sa maîtresse.

Il m'a dit :

— Ne la baisez pas, elle a la chdpss...

— Je le savais.

— Comment ?

— Je l'ai vu aux boutons qu'elle a sur le visage.

Pesamment, par un reste de mes anciennes habitudes, je lui ai demandé si elle l'avait. Cette question qui ne signifiait rien, l'a ennuyé. Je n'ai pas su davantage, je n'ai pas pris garde à cet avertissement (6).

Tout cela est bien vague et incertain. Mais combien curieuse et suggestive des idées du temps, la liaison d'une éruption, sans doute banale, avec la blennorragie !

Le 1^{er} mai 1806, se fait jour une inquiétude à la suite d'un rapport sexuel avec Thérèseon.

Elle est charmante mais on a dit à Trichant qu'elle avait la v[érole] (7).

(6) *Journal*, Ed. du Divan, t. 2, p. 35. On lira avec intérêt les pages que M. Arbélet consacre à cet incident dans son ouvrage sur *Louason*.

(7) *Ibid.*, t. 3, p. 61.

L'incident ne paraît pas avoir eu de suite.

En 1808, nouvelle complication. Stendhal a des végétations sur la verge. C'est à cette occasion qu'il demanda à Richerand la consultation dont nous avons déjà parlé. Voici quelle fut l'opinion de Richerand :

Les excroissances de la base du gland sont évidemment syphilitiques, et la fièvre et le malaise que le malade éprouve chaque soir sont aussi probablement de même nature.

Je pense qu'il faut commencer un traitement méthodique et d'abord faire 24 frictions mercurielles de la manière suivante : y employer chaque soir, etc... (8).

Venait alors l'exposé de la méthode classique suivie pour les frictions mercurielles ; puis quelques détails de régime et d'hygiène. La consultation se terminait ainsi :

Enfin, on fera quelques petites onctions autour de la base du gland avec une petite quantité d'onguent napolitain.

Ce traitement suivi avec exactitude durant six semaines détruira les excroissances...

Paris, le 14 décembre 1808 (9).

Pour les années 1809 et 1810, trois nouvelles notes intéressantes.

D'abord le passage de la consultation de 1816 déjà cité :

(8) *Mél. intimes et Marginalia*. éd. du Divan, t. 1, p. 131.

(9) *Ibid.*, p. 132.

En 1801 et en 1809, il avait eu deux très fortes véroles, celle de 1809 soignée par le Dr Careno (10).

Puis, dans une note du journal du 1^{er} janvier 1811 :

Pas de vérole cette année [c'est-à-dire en 1810] et en 1809, une chaude-pisse et deux véroles (11).

et encore :

Le Dr Bayle me dit qu'encore trois ou quatre chaudes-pisses je ne pourrai plus pisser qu'avec une sonde (12).

En 1812, il perdit ses cheveux :

La gelée en Russie me fit tomber les cheveux sur le front ; je passai quinze jours à m'accoutumer à cette laidur, et puis je n'y pensai plus.

Civita Vecchia, le 10 août 1840 (13).

On sait que Stendhal portait perruque.

Au mois de janvier 1815 apparaît un point de côté, s'accompagnant un peu plus tard de crises d'oppression. Un médecin de Pavie, Borda, pensa à une pleurésie. On multiplia les sangsues, puis vers le mois de mai, on reprit les frictions mercurielles.

Pardonne-moi mes pieds de mouche. Je t'écris de mon lit où je suis depuis longtemps retenu par une inflammation de poitrine (14). Des saignées nombreuses m'ont fort

(10) *Ibid.*, p. 121.

(11) *Journal*, éd. du Divan, t. 4, p. 57.

(12) *Ibid.*, p. 37.

(13) *Corr.*, éd. du Divan, t. 10, lettre 1502 A.

(14) Le 26 avril 1817, Stendhal écrit, il est vrai, au dire de

affaibli... On m'a mis actuellement six onces de mercure dans le corps pour guérir le fameux point de côté (15).

Une autre note nous apprend qu' :

en septembre et en octobre, six onces trois quarts de mercure en onguent furent administrées avec toutes les précautions d'usage (16).

Ces frictions mercurielles qui, nous avons eu l'occasion de le dire, coïncidèrent avec la disparition de la fièvre, amenèrent également une amélioration du point de côté.

En 1818, Stendhal attrape la « scolozione » autrement dit une blennorragie. Et le 8 février, il écrit au baron de Mareste :

Je suis amoureux d'une femme qui m'a donné la scolozione et affaibli par le baume de Copahu. Faites rire le vicomte avec ma blennorragie. C'est la première depuis 1809, mais elle est forte ».

Quand en 1820, il écrivait au même baron de Mareste qu'il est à peine guéri d'une superbe blennorragie, ou bien que sa « blennorragie le vexe encore », s'agissait-il d'une nouvelle contamination ou d'un retour offensif du mal de 1818 ? » (17).

Feltre : « En février, mars, avril, mai, juin et juillet 1815, je n'étais point alité et pouvais voyager. J'habitais Milan... (Corr.; t. 5, lettre 624). Il y a là une contradiction évidente ; vraisemblablement c'est la lettre écrite en 1815 qui a raison.

(15) *Ibid.*, t. 4, lettre 574 B.

(16) *Mélanges intimes et Marginalia*, éd. du Divan, t. 1, p. 124.

(17) Note inédite communiquée par le Dr Martineau.

Cette dernière hypothèse est tout à fait vraisemblable, car en 1819 nous notons cette simple indication.

Blennora apparence 29 X^{bre} 1819 (18).

un peu énigmatique, mais qui ne peut correspondre qu'à une blennorrhée légère, ou à moins peut être encore, à une simple inquiétude de Stendhal du côté de son urèthre.

En 1821, se situe l'anecdote du Saint-Gothard :

Je voulus passer le Saint-Gothard à cheval, espérant un peu que je ferais une chute qui m'écorcherait à fond et que cela me distrairait... Le courrier avec qui j'étais finit par m'arrêter et par me dire que peu lui importait de ma vie, mais que je diminuerais son profit, et que personne ne voudrait plus venir avec lui quand on saurait qu'un de ses voyageurs avait roulé dans le précipice.

— Hé quoi ! n'avez-vous pas deviné que j'ai la V... ? lui dis-je, je ne puis pas marcher (19).

Il serait excessif d'ajouter une grande valeur littéraire à ce passage. D'abord, on peut ne voir dans la riposte de Stendhal qu'une simple boutade. Et puis, on ne voit guère de manifestation syphilitique permettant de monter à cheval, mais interdisant la marche à pied. Si la réflexion de Stendhal correspond à une gêne réelle, ne s'agit-il pas plutôt d'une irritation locale qu'exaspère le frottement des membres inférieurs pen-

(18) *Mélanges intimes et Marginalia*, éd. du Divan, t. 1, p. 386.

(19) *Souvenirs d'égotisme*. Ed. du Divan, p. 10.

dant la marche ? Selon le D^r Martineau, cette réponse n'était faite que pour dissimuler le violent désespoir qui le terrassait après sa séparation avec Méthilde.

Les œuvres de Stendhal nous offrent donc de fréquentes allusions à des affections vénériennes.

Il est incontestable que dès l'année 1800 l'écrivain eut notamment la conviction d'être syphilitique ; et des nombreuses frictions mercurielles qui lui furent faites, du texte des consultations médicales qui furent rédigées sur son cas, on peut conclure que cette conviction lui vint du diagnostic porté par les médecins qui le soignèrent.

Quelques-uns, Richerand, les Cullerier, étaient des hommes de valeur. Cela suffira-t-il à entraîner notre conviction ? Hélas ! non.

Nous devons tenir compte de la confusion qui régnait encore, et qui régna jusqu'à Ricord, dans le domaine des maladies vénériennes. Les accidents d'infection générale étaient alors rattachés aux accidents locaux les plus variés d'une façon arbitraire et défectueuse. Par exemple la liaison de l'induration du chancre avec « l'infection constitutionnelle » était méconnue, la blennorrhagie enregistrait à son passif des conséquences lointaines tout à fait mêlées à celles de la syphilis, et vers le milieu du xix^e siècle, Ricord dut soutenir de vives polémiques pour démontrer que la « vérole » tient au chancre et non à la blennorrhagie. On baptisait « vérole » une affection dont

l'incubation avait duré cinq mois. Nombre de dermatoses, de « boutons », d'arthralgies sont considérées comme autant de « véroles », et Stendhal, nous l'avons vu, partageait la croyance générale.

Bref, la vérole était partout, et Ricord, en 1851, parlant de sa doctrine nouvelle pouvait écrire : « Voilà une vérité plus consolante que la doctrine que je combats, qui fait de la vérole un indomptable ennemi du genre humain, présent partout et partout invisible » (19).

Quant aux frictions mercurielles, leur champ d'action était également très étendu. Hunter (1718-1783) les recommandait notamment dans les longues blennorragies. Si la blennorragie devenait chronique, il gorgeait ses malades de mercure.

Or Stendhal a certainement été atteint d'urétrite, probablement à plusieurs reprises puisqu'on suspendit sur son avenir la menace d'un rétrécissement, dont aucun signe, d'ailleurs, ne semble jamais s'être manifesté.

Il y a donc beaucoup de confusion dans la science du temps de Stendhal, et il est un peu aléatoire d'accepter aveuglément les diagnostics de maladies vénériennes que les médecins d'alors portèrent sur les cas que l'écrivain leur soumit.

On aimerait avoir quelques descriptions précises et des signes objectifs des affections locales que Stendhal groupe sous le nom de « véroles ».

(1) *Lettres sur la syphilis.*

Or, ces descriptions manquent sous sa plume. Il est même assez curieux de voir Stendhal qui, à plusieurs reprises, fournit de bien intéressantes observations de ses maladies ou des maladies de ses amis, qui s'y attarde, qui y fait preuve d'une sorte de sens clinique, rester aussi discret sur le compte des manifestations de ses maladies vénériennes.

Si bien que nous sommes obligés de nous en tenir aux éléments suivants pour en établir le diagnostic rétrospectif : l'alopecie, les végétations, une fièvre lente et non consomptive, auxquelles on pourrait joindre la céphalée fréquente, des algies capricieuses et enfin les crises d'aphasie et l'ictus apoplectique terminal.

L'alopecie. — L'alopecie de Stendhal fut une alopecie en aire, survenue assez brutalement (écartons donc l'alopecie séborrhéique, plus lente et bien différente d'allures) qui pourrait, dès lors, ressortir à trois causes : les fatigues morales et physiques de la campagne de Russie, comme l'indique Stendhal, une intoxication notamment par les frictions mercurielles, et enfin la syphilis.

Que penser, comme étiologie, d'un trouble neurosympathique provoqué par les fatigues d'une rude campagne ? Il ne semble guère à retenir dans le cas de Stendhal, car c'est un trouble exceptionnel, exigeant pour se produire un terrain prédisposé qu'on ne retrouve pas chez Stendhal, à qui, d'ailleurs, ses fonctions évitèrent les plus extrêmes privations.

Il est probable aussi que les frictions mercurielles sont à écarter, Stendhal n'en ayant pas eu depuis plusieurs années.

Nous sommes ainsi amenés en dernière analyse à envisager l'hypothèse d'une origine syphilitique. Il est vrai que l'alopecie syphilitique de la période secondaire est une alopecie diffuse, présentant des aires maxima dites « clairières ». Rien dans la sobre description de Stendhal n'est en contradiction absolue avec ce tableau, le malade ne s'étant intéressé qu'à la région de sa calvitie qu'il voyait chaque jour dans son miroir et retentissait sur l'expression de sa physionomie. Une difficulté plus grande, c'est que l'alopecie syphilitique apparaît du 3^e au 6^e mois après l'accident initial. Or Stendhal ne nous signale aucune infection après celle de 1809.

Les végétations. — Les végétations de la syphilis secondaire se distinguent des végétations vénériennes banales (crêtes de coq) en ce qu'elles ne sont ni vil-leuses, ni ramifiées comme ces dernières et ne disparaissent pas rapidement par de simples précautions d'hygiène. D'autre part, les écoulements urétraux entretiennent une infection locale très favorable à l'éclosion des excroissances banales.

Le silence de Stendhal, dans les mois qui suivent la consultation sur les végétations, incline à faire croire qu'elles ont guéri aisement, et par conséquent qu'elles étaient de nature banale. Toutefois comme des frictions mercurielles ont coïncidé avec la guéri-

son, il y a lieu de tenir compte dans la balance — et ceci est en faveur de la syphilis — de l'influence de ce traitement hydrargyrique.

La fièvre. — Nous avons indiqué plus haut qu'il n'était pas possible d'écarter une origine syphilitique de la fièvre qui tourmenta Stendhal de 1801 à 1816.

Les algies. — Une remarque analogue s'impose pour la céphalée et les algies qui reviennent si souvent dans les œuvres de Stendhal. Nous avons vu que sous le nom d'état arthritique on décrit un groupe morbide qui comprend l'obésité, la goutte, la lithiase biliaire et urique, et que ce terrain était précisément celui de Stendhal. Or l'arthritisme est très polymorphe ; s'il est impossible d'en décrire un type univoque, dans les cas d'apparence si diverse on constate cependant une tendance remarquable aux *algies* : myalgies, arthralgies, névralgies, migraines. D'autre part, lorsqu'on se trouve en présence de troubles sensitifs, céphalées et algies associées à des troubles psychiques tels que dépression et neurasthénie, ou moteurs (et ce fut le cas de Stendhal) l'origine syphilitique devra être envisagée.

Les aphasies et l'apoplexie. — Quant aux accidents qui devaient marquer la fin de Stendhal, nous verrons dans un chapitre ultérieur, que là encore, sans refuser de faire jouer un rôle important à la syphilis, il nous semble devoir reconnaître comme cause plus directe la diathèse arthritique.

En somme aucun signe n'est pathognomonique de spécificité : chacun apporte seulement une petite part de probabilité. Leur ensemble fait impression, mais il n'impose pas la certitude, ni même une opinion voisine de la certitude. Quelque probabilité — ou même pour employer un terme encore moins fort — quelque vraisemblance, voilà ce que nous sommes tenté d'accorder à la syphilis présumée de Stendhal.

Acceptons l'existence de la syphilis. Une autre question se pose : à quelle époque de sa vie Stendhal l'a-t-il contractée ?

En 1800, disent la plupart des auteurs, tandis que d'autres reporteraient plus volontiers la date de la contagion jusqu'à l'année 1809.

Une autre hypothèse peut concilier les deux premières : c'est que Stendhal ayant subi une première atteinte en 1800 a été inoculé de nouveau en 1809. Ces réinfections sont facilitées par les traitements de la première atteinte, lorsqu'ils ont été insuffisants. N'aurait-ce pas été le cas de Stendhal ?

VI

Stendhal et la préoccupation de la mort

L'idée de la mort, ou, pour parler avec plus de précision et ne pas sortir du domaine de notre étude, la préoccupation de sa propre mort, a souvent sollicité la pensée de Stendhal. Nous retrouvons dans bon nombre de pages de ses écrits les traces, parfois très appuyées, de cette préoccupation.

Non que Stendhal ait redouté la mort pour elle-même. Nous savons qu'il était brave devant le danger. Si l'éventualité d'une belle vieillesse lui apparaissait comme un rêve agréable, il est juste de noter que, lorsqu'il parle de la mort — même comme d'une possibilité prochaine, — c'est toujours avec sérénité.

Dans la préface du 1^{er} volume des *Mélanges intimes et Marginalia*, M. Henri Martineau écrit : « L'auteur de *Stendhal et ses amis* rappelle que Mérimée a écrit : « Beyle ne craignait pas la mort, mais il n'aimait pas à en parler, la tenant pour une chose vilaine et sale, plutôt que terrible. » Il ajoute : Mérimée se trompe, Beyle pensait continuellement à la mort. »

Et M. Martineau de conclure judicieusement :

« Ne peut-on dire que Beyle pensait souvent à la mort, sans pour cela, la redouter ? (1). »

Ce qu'il appréhendait surtout, semble-t-il, ce sont les symptômes avant-coureurs, les lentes souffrances, et la déchéance graduelle qui trop souvent la précèdent.

N'écrivait-il pas dans les *Privilèges* (2) du 10 avril 1840, les lignes suivantes :

God me donne le brevet suivant :

Jamais de douleur sérieuse jusqu'à une vieillesse fort avancée ; alors non douleur, mais mort par apoplexie au lit pendant le sommeil sans aucune douleur morale et physique... (3).

Et l'article 18 de ces mêmes *Privilèges* prouve que la mort subite lui paraissait présenter de tels avantages qu'il la souhaitait à tous ses amis.

Il (Stendhal) pourra, le demandant, obtenir pour cet être souffrant la mort subite et sans douleur (4).

Nous pouvons également sur ce sujet faire appel au témoignage des amis de l'écrivain. La phrase de Mérimée que nous avons citée plus haut se continue ainsi : « Il a eu celle [la mort] qu'il désirait, celle que César avait souhaitée : Repentinaminopinatumque » (5).

(1) *Mélanges intimes et Marginalia*, éd. du Divan, t. 1, préface.

(2) Voir la note 33 du chap. II.

(3) *Ibid.*, p. 197.

(4) *Ibid.*, p. 204.

(5) *Préface à la correspondance inédite*, Michel Lévy, 1855. La phrase de Mérimée est puisée dans Suétone, Caesar 2 XXXVII.

Et Sainte-Beuve après avoir noté : « Repentina mors, optima (Pline l'Ancien) » ajoute : « et ce vœu de Beyle-Stendhal : mourir d'apoplexie au coin d'une borne » (6).

Cette crainte du lent cheminement de la maladie dans un organisme diminué et conscient explique que Stendhal ait redouté par-dessus tout dans son adolescence la mort souvent traînante des tuberculeux, Nous avons de lui cette lettre à sa sœur Pauline :

Tu sais que j'ai toujours craint de mourir poitrinaire ; tout autre genre de mort ne m'effraie point...

(ce n'est point chez lui, nous l'avons dit, rodомontade...)

... celle-là me glace. Hier soir en rentrant à onze heures, ayant la vue fatiguée, je me mis à déclamer, et je me rompis une petite veine. Ce matin et ce soir, j'ai craché un peu de sang ; il ne m'en a pas fallu davantage pour me croire poitrinaire. Tu sais comme mon imagination trotte ; mais enfin je viens de tâcher de me raisonner, au lieu de jurer, je me suis mis à t'écrire (7).

L'incident n'eut d'ailleurs aucune suite, et au bout de quelques jours, Stendhal n'y pensa plus...

A Sagan, en 1813, l'alerte sera plus chaude et l'écrivain en conçut de fortes inquiétudes.

A Félix Faure, à Grenoble :

J'ai cru avoir l'honneur d'être enterré ici... J'ai été

(6) Sainte-Beuve, *Cahiers*, p. 195.

(7) *Corr.*, Ed. du Divan, t. 4, lettre 33 A.

étonné du peu d'effet du voisinage de la mort ; cela vient, je crois, de la croyance que la dernière douleur n'est pas plus forte que l'avant-dernière... (8).

En 1815, encore, il écrira à propos de la thérapeutique qu'on oppose à un point de côté :

Je m'intéresse médiocrement au gain de cette partie. C'est comme cet anglais (Raleigh) qui ne voulait pas se faire raser avant de savoir si le Roi lui laisserait sa tête (9).

Voilà la mort devenue un sujet de plaisanterie !

Je ne puis passer sous silence, quoi qu'elle soit bien connue, la fameuse inscription tombale : *Enrico Beyle Milanese*, qui fut composée en 1820 « croyant bien que je n'aurais de tranquillité que dans la tombe », et qui est rappelée dans les *Souvenirs d'égotisme* à la date du 24 juin 1932 (10).

Après le souci de sa tombe, voici l'article nécrologique :

Dimanche 30 avril 1937,
Paris (hôtel Favard).

Il pleut à verse.

Je me souviens que Jules Janin me disait :

— Ah ! quel bel article nous ferions sur vous si vous étiez mort !

Afin d'échapper aux phrases, j'ai la fantaisie de faire moi-même cet article.

(8) *Ibid.*, lettre 484 A.

(9) *Ibid.*, lettre 598 B.

(10) *Souvenirs d'égotisme*, Ed. du Divan, pp. 84-85.

Ne lisez ceci qu'après la mort de Beyle (Henri), né à Grenoble, etc...

Suit en une dizaine de pages le résumé de sa vie jusqu'à cette époque (11).

Mais l'une des formes les plus intéressantes et les plus caractéristiques du souci qu'avait Stendhal des circonstances et des conséquences de sa mort, ce sont ses testaments.

Tout d'abord leur multiplicité.

On en connaît trente-deux, d'une longueur très inégale, quelques-uns réduits à quatre ou cinq lignes. Dans l'Édition du *Divan*, ils occupent trente-huit pages (12). Ils s'échelonnent du 1^{er} septembre 1810 (Stendhal était encore très jeune, il n'avait pas 28 ans) au 28 septembre 1840.

On en trouve un en 1810, un en 1814, deux en 1817, trois en 1828, quatre en 1832, deux en 1834, quatorze en 1835, trois en 1836, un en 1837, un en 1840.

Presque la moitié du total en 1835...

Il faut dire qu'à cette époque Stendhal se préoccupait particulièrement du sort de ses œuvres, et c'est d'elles qu'il est question dans la plupart des testaments de cette année-là. Les idées philosophiques de Stendhal ne lui permettaient pas de croire à une survie

(11) *Ibid.*, p. 186.

(12) *Mélanges intimes*, Ed. du *Divan*, t. 1, pp. 7-45.

personnelle (13), la seule qu'il attendît était celle que ses œuvres lui vaudraient dans la mémoire des hommes. Je n'ai pas à rappeler que cet espoir d'une gloire posthume n'a pas été déçu ; mais il est de quelque intérêt de remarquer que pendant toute une période de sa vie, Stendhal a trouvé une compensation au lancinement que lui causait la pensée de la mort, dans l'espoir de la survivance de ses œuvres et de la gloire qu'elles vaudraient à son nom.

Stendhal a-t-il vu venir la mort ?

A tout le moins, il s'est senti vieillir.

A deux reprises, il note sur les marges de ses livres ce premier signe des ans qu'on laisse derrière soi : la presbytie.

Sur un *Lucien Lenwen* :

Des lunettes depuis le 1^{er} septembre 1835. Lunettes d'yeux devenus plats (14).

Sur un *Saint-Simon* :

Il y a deux ans, je commence à m'affaiblir de la vue, à C^aV^a, lisant de neuf heures du soir à deux heures du matin (15).

En 1835, il signale encore la fatigue de ses yeux (16).

(13) A noter cependant cette phrase : « (Sur un *Molière*). Bon titre à citer dans un *mocenig*. Commentaire sur le *Miserere* pour servir de préparation à la mort, par Avrillon. Paris, 1773 », *ibid.*, p. 213.

(14) *Ibid.*, t. 2, p. 271.

(15) *Ibid.*, t. 2, p. 308.

(16) *Corr. Ed. du Divan*, t. IV, lettre 1259 A.

En l'année 1831 il lui arriva une fâcheuse et impressionnante aventure : il passa pour mort ; la machine administrative faillit même être mise en branle à cette occasion.

M. le comte de Sainte-Aulaire qui est actuellement à Paris m'a vu atteint d'une maladie mortelle, fruit de l'*aria cattiva*. Le bruit de ma mort ayant couru, un mois après, à Rome, M. de Sainte-Aulaire chargea M. B... de se rendre à Civita-Vecchia pour mettre les scellés sur mes papiers. M. B... allait partir quand arriva une lettre signée de moi.

(Au duc de Broglie, 15 avril 1835) (17).

Cueillons encore sous sa plume cette notation :

Je désirerais prendre un parti, écrit-il en 1836, avant l'arrivée définitive de la vieillesse (18).

L'arrivée définitive de la vieillesse ! Et il n'a que 53 ans !

L'année 1841 est l'année qui précède sa mort, et l'année des grandes attaques qui l'annoncent.

Stendhal ne s'y méprend pas. A la date du 5 avril, on lit dans sa correspondance :

Je me suis colleté aussi avec le néant ; c'est le passage qui est désagréable..... Je continuai donc de m'habiller

(17) *Ibid.*, t. IX, lettre 1281 E.

Cette lettre est de 1835. Mais elle raconte un incident qui doit remonter à l'année 1831, car dans une lettre postérieure (15 février 1836, lettre 1357 A) Stendhal écrit : « Un mois après mon arrivée à C^aV^a en avril 1831 M. de Sainte-Aulaire et M. Périer... me virent mourant. »

(18) *Ibid.*, lettre 1359 A.

pour aller à la chasse : autant vaut rester immobile là qu'ailleurs (19).

Le 10 avril 1841, une nouvelle allusion à sa mort semble un présage de la fin qui l'attend :

J'ai assez bien caché mon mal ; je trouve qu'il n'y a pas de ridicule à mourir dans la rue quand on ne le fait pas exprès (20).

Et le 19 avril 1841, il écrit encore au même correspondant, M. de Fiori.

Constantin me dore la pilule qui n'est pas trop amère. Mais enfin, je veux vous faire mes adieux pour le cas où cette lettre serait l'*ultima* (21).

Toutefois, il n'était pas homme à s'arrêter longtemps à ces tristes pressentiments. De même que, trente ans auparavant il écrivait, en marge d'un *Molière* ces lignes légères : « Quand j'ai mal aux nerfs, les palpitations, l'engourdissement à gauche, je crains la mort... Avec la santé, me revient le mépris de la mort... », ainsi, la cinquantaine passée, malgré les symptômes graves qui s'accumulent, il chasse les idées noires, et la mort sera tellement inattendue de lui que, la veille même de l'attaque d'apoplexie qui devait l'emporter, il écrivait à M. Bonnaire, directeur de la *Revue des Deux-Mondes*, une longue lettre où il ébauchait un contrat avec la Revue et faisait à longue échéance de laborieux projets d'avenir.

(19) *Ibid.*, lettre 1536 A.

(20) *Ibid.*, lettre 1537 A.

(21) *Ibid.*, lettre 1539 A.

VII

Les maladies des dernières années

C'est à partir de l'arrivée de Stendhal à Civita-Vecchia, en 1831, et surtout à partir de 1835, que sa santé commença à s'aggraver. En 1835, il a 52 ans. Cette aggravation a un retentissement sur sa correspondance, car si on y relève tous les passages qui sont consacrés à la santé de l'écrivain, on pourra constater que les deux cinquièmes environ des pages se rapportent à la seule période des sept dernières années de sa vie.

Alors s'accroissent les signes de la lithiase rénale dont il souffre surtout, nous l'avons vu, depuis 1833. La température excessive et le climat humide de Civita-Vecchia, qui ne lui convient pas, raniment sa fièvre, lui rendent plus pénible son tempérament congestif et exacerbent son état nerveux.

Il est obligé de se soumettre à un régime sévère, il nous confie que cela lui coûte :

6 février 1835, Civita-Vecchia. *First* café, un quart de tasse, trouvé bon après dix-huit ou dix-neuf mois d'abstinence (1).

(1) *Mélanges intimes et Marginalia*, éd. du Divan, t. II, p. 246.

Mais presque aussitôt après l'amélioration, il retombe dans une nouvelle crise *douloureuse* que, dans une note marginale sur un manuscrit de *Lucien Leuwen*, il résume ainsi :

1835. Malade du 16 mars 1835 au 12 juin. Convalescent du 12 au 20 juin. Je travaille à ceci le 15 mai à Civita-Vecchia. Repris le 21 juin (2).

Ce fut une crise longue et douloureuse s'accompagnant d'accès de faiblesse très pénibles pour lui.

A M. de Fiore [Rome] le 18 juin *Corpus Domini*, 1835.

Je n'ai pas diné pendant vingt-six jours, mon noble ami et les diners que je fais actuellement méritent bien peu ce respectable nom. L'appétit manque. La tête est faible, je lis des romans et je pense beaucoup à nos amis, signe de faiblesse. Je me suis traîné à la *Muta di Portici* (3).

Il arriva, aventure fâcheuse, que le Pape se déplaça jusqu'à Civita-Vecchia, et que le malheureux diplomate, en raison de sa santé altérée, fut obligé de se dérober à tous ses devoirs et de renoncer à lui faire les honneurs du bateau à vapeur, *la Méditerranée*, sur lequel Sa Sainteté fit une promenade de plusieurs lieues.

Le 30 juillet, la crise n'était pas encore terminée. A cette date, il écrit à Mme Gauthier, à Grenoble :

Chère amie... je fais bonne mine contre mauvais jeu, je souffre encore beaucoup, mais plus au point de jurer. Pour le public, je me porte bien (4).

(2) *Ibid.*, p. 269.

(3) *Corr.*, éd. du Divan, t. IX, lettre 1387 A.

(4) *Ibid.*, lettre 1315 A.

Enfin, le 27 septembre, il n'en parle plus que comme d'un mauvais sòuvenir sur lequel a passé un autre désagrément, celui des grandes chaleurs.

Le plus ennuyeux, c'est que cette crise n'était pas isolée. Dans une lettre de 15 février 1836, où il demande un congé au duc de Broglie, ministre des Affaires Etrangères, Stendhal nous fait une nouvelle description de ses accès, et en même temps, il insiste sur leur périodicité.

Il s'agit d'un congé que le retour continuel de la fièvre rend fort désirable pour moi. Un mois après mon arrivée à Civita-Vecchia, je fis une maladie mortelle (c'était la fièvre et la gravelle)... La même maladie m'attaque tous les ans à l'époque des premières chaleurs. Je me permettrai un détail, c'est une fièvre *d'aria cattiva* que la quinine guérit ordinairement, mais chez moi cette fièvre est suivie d'une colique violente avec la gravelle ou avec la goutte, et à cause de cette tendance à l'inflammation, je ne puis prendre de quinine (5).

On comprend que Stendhal prît en dégoût son séjour à Civita-Vecchia et qu'ayant obtenu un premier congé de trois mois en 1833, il multipliât les instances pour en obtenir un nouveau.

Ce second congé fut accordé par Thiers alors ministre des Affaires étrangères. Beyle arriva à Paris le 24 mai 1836. C'est peu après son arrivée que Thiers fut remplacé par Molé. Celui-ci fit renouveler le congé

(5) *Ibid.*, t. X, lettre 1537 A.

et de renouvellement en renouvellement le congé dura trois ans.

Ne nous étonnons donc pas que de 1837 à 1840, années qui correspondent à peu près au séjour de Stendhal à Paris, sa correspondance reste presque muette sur sa santé.

A peine en 1837, une indication au baron de Mareste sur un rhume s'accompagnant de fièvre (6) et en 1838, une attaque de goutte qui l'a suivi de Berne à Bâle, où il a dû garder la chambre, puis à Strasbourg où il éprouve beaucoup de peine à marcher. Il en plaisante cependant, dans une lettre à M. de Fiore.

Ma figure, dans la rue, marchant à l'aide d'une canne et jurant quand le pied gauche heurte à quelque pavé pointu, doit faire rire les Strasbourgeois ; mais je ne suis connu de personne (7).

En 1839, encore une allusion à quelques douleurs de goutte, et à la date du 29 mai 1840, l'indication de nouvelles crises de céphalée, s'accompagnant d'une notation de dégoût de la vie, peu habituelle sous la plume de Stendhal : « Au total, vaut-il la peine de vivre ? » (8).

Une lettre postérieure nous apprend que des « migraines horribles » (9) ont vivement tracassé Stendhal dans les derniers mois de 1839.

(6) *Ibid.*, lettre 1412 A.

(7) *Ibid.*, lettre 1420 A.

(8) *Ibid.*, lettre 1479 A.

(9) *Ibid.*, lettre 1536 A.

Et l'on arrive ainsi à l'année 1841, l'année terrible où vont éclater les premiers symptômes avant-coureurs de la fin.

Le 14 mars, il commence une longue lettre à M. de Fiore. Mais cette lettre ne sera pas achevée, car le lendemain une première attaque vient le frapper, et ce n'est que le 21 mars qu'il peut reprendre la plume.

Jusqu'au 5 avril, il a trois autres attaques qu'il décrit ainsi :

Tout à coup j'oublie tous les mots français, je ne puis plus dire : Donnez-moi un verre d'eau. Je m'observe curieusement ; excepté l'usage des mots, je jouis de toutes les propriétés naturelles de *l'animal*. Cela dure huit ou dix minutes ; puis peu à peu la mémoire des mots revient et je reste fatigué...

Et la lettre, après une assez longue dissertation sur les médecins qui le soignent ou l'ont soigné, s'achève par la nouvelle description suivante de sa maladie :

J'ai eu quatre suppressions de mémoire de tout français depuis un an : cela dure bien huit ou dix minutes ; les idées vont bien sans les mots... Il y a dix jours, en dînant au cabaret avec Constantin, j'ai fait des efforts incroyables pour trouver le mot *verre*. J'ai toujours un fond de mal de tête venant de l'estomac, et je suis fatigué pour avoir tâché d'écrire moins de trois pages (10).

Eh oui ! la fatigue se fait sentir. Stendhal se vante lorsqu'au cours de sa lettre il assure que « les idées vont bien sans les mots. » Car, enfin, il y a bien

(10) *Ibid.*, lettre 1536 A.

quelque rabâchage dans cette lettre. Stendhal y répète à la fin en termes à peine différents ce qu'il a déjà raconté au commencement. La mémoire des idées est donc légèrement obnubilée, quoiqu'il en dise, en même temps que celle des mots.

Un mois environ après ces accès, Stendhal écrit à M. de Fiore qu'il a eu des crises d'étouffement, des étourdissements fréquents, la tête congestionnée, « la langue épaisse, phénomène peu agréable » ou encore « un embarras de la langue qui le fait bredouiller avec une attaque de faiblesse dans la jambe et la cuisse gauches » (11).

Nous nous trouvons donc en présence d'accès courts d'aphasie transitoire, accompagnés ou suivis de phénomènes de parésie qui atteignent la langue et les membres. Il est à remarquer que l'aphasique moteur est généralement un hémiplegique droit, tandis que Stendhal, d'après les termes de la dernière lettre citée, aurait eu plutôt tendance à l'hémiplégie gauche (12).

(11) *Ibid.*, lettres 1537 A et 1539 A.

(12) Cette particularité est confirmée par l'examen du portrait de Stendhal, exécuté au crayon par Henri Lehmann, à Civita-Vecchia le 8 août 1841, et acquis au début de 1938, par la ville de Grenoble. « Qu'on regarde à nouveau ce portrait contemporain de ses derniers triomphes, comment n'admirerait-on pas ce regard perçant, cet air railleur et fin qui décèle autant de prudence que d'esprit ? Si nous scrutons néanmoins de plus près ces traits aigus et révélateurs, prenons garde que la bouche est un peu tirée à droite, que le sillon qui joint l'aile du nez à la commissure des lèvres est presque effacé du côté gauche, que la paupière gauche est moins plissée que la droite ». Dr Martineau, *Illustration*, 19 février 1938.

Stendhal consulte plusieurs médecins. A l'un, il n'ose pas demander le nom de sa maladie. Un autre lui a parlé de goutte voulant venir à la tête. Lui-même attribue sa céphalée à des troubles digestifs. Il s'est adressé aussi à des homéopathes (13) et finalement il a perdu confiance dans toute espèce de médecine, même l'homéopathie.

L'homéopathie empêchant la goutte d'agir ferait-elle mourir d'apoplexie comme jadis les poudres du duc de Portland (14) ?

Les médecins, à quelque obédience qu'ils appartiennent sont inquiets. Son ami Constantin vient le voir deux fois par jour. Un exutoire au bras gauche le 18 avril, une saignée le 19, et Stendhal constate brièvement :

Cà va bien le 29 avril (15).

On continue néanmoins de lui poser des sangsues, ce qui détermine un soulagement prolongé.

... avec des saignées, la goutte ne monte plus à la tête (16).

(13) *Ibid.*, lettre 1537 A « M. S[everin], homéopathe de Berlin, etc... » Voir aussi dans *Mélanges intimes et Marginalia* (Ed. du Divan, t. 2, p. 314 et pp. 385-387), les consultations données par ce même M. S. qui habitait *via Laurina*. Elles ne contiennent d'ailleurs aucun traitement original : régime diététique avec boissons abondantes, bains de pieds chauds, lavements, et, comme médication : bryone, noix vomique, aconit.

(14) *Ibid.*, lettre 1537 A.

(15) *Ibid.*, lettre 1539 A.

(16) *Ibid.*, lettre 1541, du 28 mai 1841.

L'efficacité de ce traitement tendrait à prouver qu'il s'agit d'hyperhémie cérébrale consécutive à une hypertension artérielle suffisamment expliquée par la diathèse arthritique et le tempérament sanguin de Stendhal. Il est permis aussi de songer à des lésions d'artérite syphilitique. Mais rien dans l'histoire des années qui précèdent les attaques n'impose absolument cette étiologie, et ne permet d'attribuer à la syphilis un rôle direct. En admettant la syphilis de Stendhal, on peut toutefois supposer qu'elle a tout au moins créé un terrain favorable à l'éclosion des accidents dûs aux autres diathèses.

Au début de l'été, Stendhal rentre à Paris, mais il est loin de la complète guérison.

Ce qui persiste malgré les saignées, c'est un peu d'obnubilation de la pensée et de fatigue intellectuelle ; ces faiblesses n'altèrent pourtant point la netteté de sa correspondance, mais elles sont sensibles à ses amis.

« Je m'aperçus douloureusement, écrit Romain Colomb des traces que la maladie avait laissées... Le physique et le moral était singulièrement affaissés ; sa parole, si vive, était maintenant traînante, embarrassée ; le caractère s'était sensiblement modifié, ramolli, pour ainsi dire... »

Derechef, le séjour à Paris lui fut assez favorable, quoique coupé de petites alertes il se remit au travail. Ce fut, sans doute, de sa part une imprudence, qui

contribua à hâter l'attaque d'apoplexie qui le terrassa le 22 mars 1842.

Tombé devant la porte du ministère des Affaires Etrangères, rue Neuve-des-Capucines, vers les cinq heures du soir, Beyle fut transporté à la pharmacie de Caventou, l'un des inventeurs de la quinine, puis, de là, à son domicile, rue Neuve des Petits-Champs, n° 78, où il mourut dans la nuit, sans avoir repris connaissance, vers deux heures, le matin du 23 mars.

VIII

Conclusions

I. — Stendhal a porté le poids d'une lourde diathèse arthritique (obésité, tendance aux congestions, goutte, rhumatisme chronique, lithiase urique), à laquelle s'est joint un dysfonctionnement de ses organes digestifs.

II. — Les troubles de son système nerveux, qui ne doivent pas nous faire oublier la variété et la richesse de ses dons intellectuels, se présentent sous des formes variées : crises d'ennui, alternatives d'excitation et de dépression, curiosités sexuelles précoces, instabilité, irritabilité du caractère.

III. — Les maladies vénériennes ne l'ont pas épargné ; on peut affirmer avec certitude qu'il fut atteint de blennorragie et de végétations. La syphilis reste dans le domaine des hypothèses vraisemblables, car, si le mot « vérole » revient souvent dans ses écrits, ce terme avait alors une signification beaucoup plus large et moins précise que celle que nous donnons aujourd'hui au mot « syphilis ».

IV. — D'une santé délicate et d'un tempérament impressionnable, Stendhal a toujours été préoccupé par l'idée de la mort que ses écrits nous montrent qu'il envisageait avec stoïcisme.

V. — Les dernières années, à partir de son séjour à Civita-Vecchia, lui furent particulièrement à charge. Un an avant sa mort, apparurent les premiers symptômes avant-coureurs de l'ictus apoplectique qui l'emporta à l'âge de cinquante-neuf ans.

Vu : le Président de la thèse,
OLIVIER.

Vu : le Doyen,
TIFFENEAU.

Vu et permis d'imprimer :
le Recteur de l'Académie de Paris,
G. ROUSSY.

BIBLIOGRAPHIE

ARBELET (P.). — La jeunesse de Stendhal (Paris, 2 vol. Lib. Champion, 1919).

— Trois Solitaires N. R. F. (Gallimard).

— Louason ou les perplexités amoureuses de Stendhal (Lib. Arthaud, Grenoble).

CAHUET (Albéric). — Lucile de Chateaubriand.

CHATEAUBRIAND. — Œuvres.

CHUQUET (Arthur). — Stendhal-Beyle (Paris, Plon, 1902).

HAZARD (P.). — La vie de Stendhal (Paris N. R. F., 1917).

HEUZY (Dr). — Stendhal malade (Thèse de Bordeaux, 1929).

JANSELME. — La syphilis.

JOURDA (Pierre). — Stendhal (Paris, Desclée de Brouwer, 1934).

— Stendhal raconté par ceux qui l'ont vu (Paris, Stock, 1931).

LÉVY-VALENSI. — Précis de psychiatrie. Paris, Baillière, 1926.

MARSAN (Jules). — Stendhal (Editions des cahiers libres, 1932).

MARTINEAU (Henri). — Stendhal méconnu (Lourmarin, 1937).

— Un nouveau portrait de Stendhal. *Illustration*, 1^{er} janvier 1938.

MARTINO (Pierre). — Stendhal (Paris, Boivin, 1934).

RICORD. — Lettres sur la syphilis.

SAINTÉ-BEUVE. — Causeries du Lundi, t. 9.

— Cahiers (Paris, Lemierre, 1876).

SAVY (P.). — Traité de thérapeutique.

SOLLIER et COURBON. — Pratique séméiologique des maladies mentales.

THIBAUDET (A.). — Stendhal (Paris, Hachette, 1934).

* * *

Les chroniques Stendhaliennes, publiées régulièrement depuis 1909 dans la revue *Le Divan*.

* * *

L'édition complète des œuvres de Stendhal, en 79 volumes (Paris, *Le Divan*, 1926-1938), établie et préparée par Henri Mari-neau.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
I. — Avant-propos	9
II. — L'arthritisme et les troubles digestifs.....	12
III. — La sensibilité nerveuse.....	26
IV. — Les psychoses et les amours d'enfance et de jeunesse.....	35
V. — Les maladies vénériennes.....	46
VI. — Stendhal et la préoccupation de la mort.....	60
VII. — Les dernières années.....	68
VIII. — Conclusions	77
Bibliographie	79

2776. — Impr. de la Fac. de Méd., Jouve et Cie, 15, rue Racine Paris. — 5-1938
